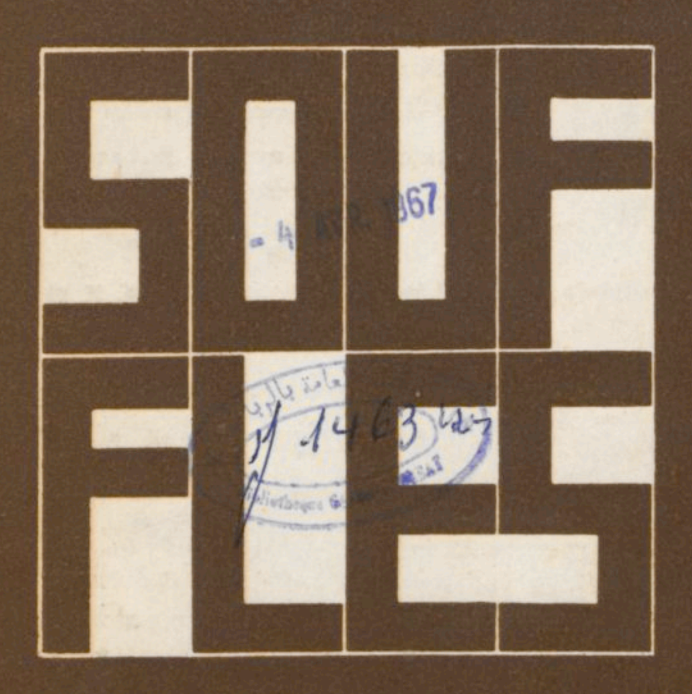

SOUF
FLES



souffles

revue maghrébine
littéraire culturelle
trimestrielle

directeur abdellatif laâbi

siège social 4, avenue pasteur
rabat maroc
ccp 989.79 - tél. 235-92

sommaire

situations

abdellatif laâbi — réalités et dilemmes de la culture nationale

abdallah stouky — l'intellectuel du tiers-monde et l'édification nationale

textes

ahmed bouanani — au pays de la mémoire

abdelaziz mansouri — étape 2

karl - heinz wiessner — cauchemar 1

bernard jakobiak — déchaîné l'enchaîné (extrait)

positions

el mostafa nissaboury — entre universalisme et folklorité

f. belkahia; m. chebaa; m. melehi — des peintres protestent

abdellatif laâbi — la presse nationale entre le business et le dogme

chroniques

jeanne-paule fabre — réflexions sur une bibliographie de la femme maghrébine

abdellatif laâbi — à propos du « polygone étoile » de kateb yacine

x — d'un séminaire l'autre

extraits de correspondance

numéro 4 — quatrième trimestre 1966

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE .... VILLE .... PAYS ....

Veuillez m'inscrire pour .... abonnement(s) à la revue SOUFFLES.

TARIFS D'ABONNEMENT

	Abonnement simple	Abonnement de soutien
Afrique du Nord	10 DH	à partir de 50 DH
Etranger	20 DH	à partir de 50 DH

Somme que je verse à votre C.C.P. : Souffles, Rabat, 989-79, ou que je vous adresse par mandat-poste ou chèque bancaire à l'ordre de « SOUFFLES » — 4, Avenue Pasteur — RABAT — Maroc.

A NOS LECTEURS

Vous avez assisté avec nous à la création de « SOUFFLES », à son évolution. Vous l'avez soutenue.

La première année de la revue se termine avec ce quatrième numéro. Les abonnements sont une condition primordiale pour assurer à SOUFFLES une stabilité matérielle indispensable pour sa continuité, pour la poursuite des buts qu'elle s'est fixés.

Abonnements, diffusion directe autour de vous, nouveaux soutiens nous aideront à pousser encore plus loin notre action, à étoffer la revue.

SOUFFLES a permis de regrouper plusieurs cellules de jeunes écrivains et d'artistes. Elle a été le centre de débat d'un certain nombre de remises en question et de revendications. La matière ne nous manque pas. Elle est souvent excédentaire. Mais les conditions matérielles dans lesquelles nous travaillons, les rigueurs de notre petit budget ne nous permettent pas pour l'instant de franchir le cap d'un nombre de pages restreint.

Nous vous faisons appel pour que vous dépassiez une attitude de sympathie ou de lecture curieuse. Nous avons besoin de votre participation militante pour aborder la seconde année, afin que notre expérience n'avorte pas uniquement pour une question d'argent.

Nos responsabilités sont partagées dans la mesure où nous sommes tous concernés par la matière et l'action amorcée dans cette revue. Nous sommes convaincus que vous répondrez à notre appel.

SOUFFLES

réalités et dilemmes de la culture nationale



par abdellatif laâbi

LA CULTURE NATIONALE, DONNEE ET EXIGENCE HISTORIQUE

Concept polémique, revendication totalitaire, superstructure racialisée d'un nationalisme étriqué, la notion de culture nationale a véhiculé depuis quelques années à la faveur de diverses prises de position et de multiples terminologies un certain nombre d'altérations et de méprises. A cet égard, l'héritage de l'œuvre fanonienne qui n'avait laissé planer aucune ambiguïté sur les fondements du problème n'aura servi effectivement que d'une manière fragmentaire. C'est surtout la partie d'analyse psycho-affective et la partie de contestation de l'ordre colonial qui fut reprise.

Les intuitions de Fanon n'ont pas eu de post-face, ils n'auront pas eu une continuation normale qui aurait consisté à compléter les schémas fanoniens, à les contester pour certains et surtout à les exhaustiver dans les nouveaux contextes des indépendances et des décolonisations.

L'œuvre de Fanon a eu des admirateurs ébahis et élogieux (encore un qui a tout dit) ou des détracteurs mus par une rancune de complexés, ceux qui n'auront pas « digéré » la consommation d'un système qui leur assurait sécurité morale et privilège matériel. Entre temps des mutations spectaculaires ont affecté les réalités économiques, sociales, politiques et culturelles des pays du Tiers-Monde.

La décolonisation réelle, partielle ou épidermique a provoqué l'avortement d'un homme nouveau, hébété par les prises de pouvoir et les responsabilités nouvelles. Des micro-castes et micro-classes se sont agglutinées dans l'improvisation.

Dans le chœur des supercheries de libération et des « nouveaux » rapports avec les anciennes hégémonies, les intellectuels pris de cours ont accordé des interviews (généralement aux journalistes étrangers « spécialistes » du Tiers-Monde), ont écrit des articles hâtifs. De partout s'est élevée une rengaine : l'obsession de la définition donnant lieu à la mise au point de formules-types, fatras syncrétique de terminologies de tous bords.

Pour nous cantonner uniquement à l'Afrique du Nord, et si nous mettons de côté certains écrits lucides de M. Lacheraf, (1) aucune pensée construite n'est venue cerner le problème et le situer dans son cadre actuel, éclairé par les nouveaux rapports. On s'est tenu à des points de vue de spécialistes, à des polémiques sectaires, à des convictions confessionnales ou tout simplement au mot d'ordre de son parti (2). A chacun sa révolution.

Pendant ce temps, des secteurs culturels entiers, traditionnels ou modernes, sont en train d'être abâtardis ou utilisés par une politique inconsciente du brûlis.

A la base de toutes ces inflations, des méprises graves auxquelles la notion de culture nationale risque de donner lieu encore si nous ne rendons pas compte au départ du contexte où elle a été formulée.

Originellement, cette formule fut avancée depuis la fin de la seconde guerre mondiale par des écrivains et penseurs du Tiers-Monde ainsi que par des intellectuels occidentaux d'avant-garde, qui avaient déclenché un vaste mouvement de recherche et d'analyse sur les problèmes humains et culturels des pays africains et autres aux prises avec la colonisation. Le terme de culture nationale faisait partie d'une terminologie d'ensemble élaborée selon ces nouvelles exigences. Nous l'appellerons : terminologie de la décolonisation.

Le phénomène colonial a été comme l'on sait, l'aboutissement logique d'un processus d'évolution du capitalisme européen. Fondé au départ sur l'expansion territoriale, l'exploitation économique qui en est la profonde motivation, le colonialisme sentira plus tard la nécessité de justifier cette politique d'oppression en lui conférant des assises humanitaires et culturelles.

L'Europe des Lumières, par la suite l'Europe scientiste, positiviste, en pleine possession d'un humanisme triomphant va avoir l'illusion d'être détentrice de vérités, de valeurs universelles, applicables à tous les peuples. L'anthropocentrisme européen trouvera selon la logique du système des théoriciens, des idéologues et fera donc appel à la rigueur scientifique pour acquérir le droit de la légitimité.

Ainsi l'exploitation matérielle, l'exploitation du moteur humain seront imbriquées dans une politique manichéiste avec l'impérialisme culturel. Après la suprématie militaire et la technique, la science occidentale nous colonisa à son tour.

Aussi et à ce niveau, il me semble que *toute démarche de décolonisation culturelle doit passer par une remise en question du statut des sciences humaines dans le contexte colonial.*

Tenons-nous en pour l'instant aux mutations spécifiquement culturelles que le système a pu opérer au sein des sociétés colonisées.

L'héritage fanonien se révèle là d'une grande profondeur à expliciter.

On sait que l'impérialisme culturel va se traduire par la tentative du colonisateur de greffer sur le colonisé les éléments importés de sa culture, éléments étrangers aux habitudes mentales et au psychisme de ce dernier. Cette violente greffe visait la provocation d'un abîme échafaudé entre l'individualité du colonisé et tout ce qui pouvait le rattacher à une culture propre, à une mémoire propre. Cette politique présentée comme une salvation ne portait d'ailleurs pas sur toute une population. Le colonisateur, en créant des écoles modernes a voulu avant tout former quelques cadres autochtones subalternes. Pour l'immense majorité des populations, ce luxe

---

(1) *Article publié dans un numéro d'Esprit, repris par l'auteur dans son livre « Algérie-Nation et société ».*

(2) *Citons divers articles publiés dans Novembre et Confluent, dans des hebdomadaires et quotidiens algériens, dans des journaux marocains aussi, enfin de multiples citations que J. Déjeux a eu l'avantage de réunir et de publier dans ses nombreux articles-témoignages sur la culture maghrébine.*

était refusé. Le colonisateur se contentait de leur offrir une aile protectrice. Il les sauvait, disons, physiquement. « La mère coloniale, disait Frantz Fanon, défend l'enfant contre lui-même, contre son moi, contre sa *physiologie, sa biologie, son malheur ontologique* ».

L'école du colonisé illustre bien cette politique dépersonnalisante. Albert Memmi qui a analysé cet aspect du problème nous démontre bien comment cette école crée au sein de l'enfant colonisé une dangereuse dualité. Un absurde hors-planétaire y attend l'enfant. Monde d'un merveilleux calculé, apprêté en vue d'une greffe dont il ne sortira pas indemne. Plus tard, le lauréat souvent brillant de cette éducation conçue comme une initiation, une propédeutique qui le fera accéder au monde des valeurs sûres, garantes de libération et d'exercice de soi, ce lauréat, l'intellectuel colonisé se trouvera aux prises avec les affres du déracinement, du dédoublement. Il se trouvera aussi dans une fausse situation par rapport à son milieu, à son peuple, dans une hébétude ou condescendance devant les valeurs traditionnelles qui ont moulé dans un premier stade sa personnalité.

Premier dilemme historique. Le transfert aurait pu être opéré. Mais au lieu de donner naissance à une nouvelle race d'hommes conscients, ayant bénéfié de l'enrichissement et de l'apport réciproques de deux cultures comme on se plaira à le répéter plus tard, le transfert a créé des monstres culturels, une catégorie d'hommes aphasiques, en proie à la mauvaise foi.

Cette période de rupture et d'assimilation, malgré ses implications nocives permettra après à l'intellectuel colonisé de prendre conscience de sa situation paradoxale. La frustration linguistique, culturelle, a permis, autant que les frustrations économiques et sociales de faire prendre conscience au colonisé d'une vaste condition oppressive à laquelle il devait s'opposer physiquement et mentalement.

Il faudra d'ailleurs attendre le déclenchement des mouvements nationalistes de libération pour entendre exprimée, sans ambiguïté, la revendication d'une culture nationale propre au colonisé.

Ainsi lutte politique, combat culturel vont de pair.

Pour s'opposer à la dépossession, le colonisé va suivre un double cheminement. D'une part, il va essayer de remettre en question cette culture occidentale que l'éducation scolaire a ancré en lui. D'autre part, il va se lancer dans un mouvement de redécouverte de sa propre culture. Le patrimoine culturel du colonisé va être prospecté et réhabilité. Dans cette énergie de la redécouverte il va être brandi sous les yeux de l'oppresseur comme un objet de fierté.

Cette redécouverte se caractérisera pas ces aspects démonstratif et exégétique.

La reprise en main du destin culturel est régie par un rigoureux rapport d'acculturation. Le colonisé ne découvre pas encore sa culture pour lui-même. Il la montre pour convaincre le camp de l'oppresseur. La culture est un objet d'exhibition. Fanon montre bien là encore l'infirmité d'une pareille étape. Mais, nous dit-il, « sur le plan psycho-affectif, cette revendication provoque chez le colonisé une mutation d'une importance fondamentale. Elle est revalorisation de l'histoire nationale en même temps qu'une prise de conscience de l'aliénation culturelle. Mais elle n'est pas spécifiquement nationale. Elle suit la démarche coloniale qui consistait en une condamnation, une aliénation globale, continentale et raciale.

On aboutit à une racialisation de la pensée qui n'est qu'une conséquence de ce manichéisme occidental qui n'a cessé d'opposer la culture blanche aux autres incultures ».

Ce schéma fanonien, vrai quand il s'agit d'un itinéraire de prise de conscience, ne peut cependant être applicable indifféremment au monde négro-africain et à la communauté arabe. En effet, à l'exception de l'Algérie où l'assimilation culturelle a été très forte, la plupart des pays arabes ont

échappé à ce rapport d'acculturation. Le colonialisme classique, en abordant le monde arabe au XIXe siècle, avait rencontré une opposition idéologique et culturelle structurée, en position de dynamisme : *la Nahda*. La colonisation des pays négro-africains, plus précoce, n'était entrée en conflit qu'avec des formes de cultures certes vivantes mais comparativement closes et ne participant pas de la civilisation moderne.

En ce qui concerne le Maroc, où l'enseignement traditionnel a subsisté malgré l'oppression, on verra se former une double « intelligentsia ». La première suivra le schéma fanonien de perdition, frustration et prise de conscience. La seconde formée dans les établissements libres où l'enseignement de l'arabe, quoique sclérosé, était sauvegardé, formée à l'Université Qaraouine qui sera un des foyers les plus virulents du nationalisme marocain, se cantonnera dès le départ dans un refus énergique de la culture française.

Avec cette classe, la notion de résistance culturelle prend une tout autre signification. Le danger de la dépersonnalisation étant perçu d'avance, la résistance culturelle se traduira tout simplement par une étanchéïté absolue à la culture de l'occupant.

La tentative de redécouverte d'une culture propre au colonisé ne repose plus sur le même statut que celle du négro-africain. La culture marocaine et arabe n'avait pas besoin de tant d'exhibitionnisme pour être présente. Elle existait.

Le monde arabo-musulman a dû réagir cependant contre la condamnation continentale et raciale de l'oppresseur en réhabilitant la culture arabe et non pas celle de tel ou tel pays de la communauté. En ce sens, la démarche du monde arabo-musulman fut semblable à celle du monde négro-africain.

Ceci s'explique par le fait que le monde arabe a toujours constitué une entité unifiée culturelle et spirituelle. La revendication d'une culture arabe dans le contexte colonial explique l'attachement profond à un patrimoine commun et à un destin culturel commun.

C'est d'ailleurs le phénomène colonial qui sera à l'origine de la création de nationalités étriquées. Le démembrement territorial qu'il a opéré au sein d'ensembles humains et culturels est artificiel. Il retrace tout simplement un historique de la conquête, une délimitation des zones d'influences politico-économiques et stratégiques. Cet isolement territorial, bien qu'il ait perturbé les circuits culturels traditionnels du monde arabe a permis une résistance localisée, fondée sur les réalités et les besoins de chaque peuple et partant, une prise de conscience à l'échelle de la nation.

On voit dans quel contexte s'inscrit la notion de culture nationale, à quelle situation historique des pays colonisés elle a pu correspondre.

La revendication d'une culture continentale ou raciale au départ, la revendication d'une culture nationale par la suite, au cours des luttes d'indépendance nationale, traduit l'action du colonisé sur le plan de l'histoire pour échapper à une aliénation mentale et culturelle qui faisait partie du statut et de la stratégie coloniale.

LITTERATURE NATIONALE ET LANGUE D'EXPRESSION

Analysé dans le contexte colonial comme une réalité fonctionnelle de dépersonnalisation, comme structures d'un conflit d'hégémonie et de dépendance, ce que l'on appelle le « drame linguistique » du colonisé devrait être reformulé actuellement dans une autre terminologie, celle de la décolonisation *post-coloniale*.

Les analyses, si lucides soient-elles, d'un Albert Memmi, les conclusions plus passionnelles d'un Malek Haddad, relèvent pour nous, dans le cadre strict où elles furent émises, d'une stratégie sincère de dénonciation des

soubassements et ressorts de la politique coloniale dans le domaine culturel. Elles ont eu leur acuité authentique au moment où, pour l'intellectuel colonisé, s'affirmait la nécessité de déboulonner les structures et habitudes mentales que le colonialisme a voulu greffer sur lui, au moment où la décolonisation était ressentie comme un besoin physique entier, subordonnée à la refonte, au remembrement, à la désarticulation des canevas les plus enfouis du Système.

La redécouverte et la reconquête linguistique ne pouvaient certainement pas être ségréguées d'une reconquête totale, celle d'une personnalité aliénée non seulement par les carcans économico-politiques, mais aussi par la tentative de l'assimilation culturelle.

Les approches traitant plus particulièrement de l'écrivain colonisé, empruntant une langue étrangère pour s'exprimer, et conjointement à cette littérature produite par des Nord-Africains pendant la période coloniale, se sont avérées moins prophétiques qu'on ne le pensait et plus contestables.

Autant elles étaient précieuses quant à la prise de conscience d'une situation paradoxale qui consistait pour cet écrivain à entamer une rupture avec ses racines profondes, à n'envisager qu'un dialogue aléatoire avec son oppresseur, autant elles furent arbitraires dans la mesure où elles fixaient déjà l'arrêt de mort, l'exécution d'une littérature future, qu'on ne pouvait honnêtement pas appréhender, puisque ignorant des conditions nouvelles où elle aurait pu prendre corps, s'affirmer, dépasser des préoccupations, une situation qui n'aurait représenté pour elle qu'un legs problématique, legs dont elle aurait eu l'entière disponibilité en vue de le reconsidérer.

Cette prise de position aurait été moins grave si elle s'était arrêtée à un bilan provisoire d'une anomalie culturelle explicitée par le rapport net d'acculturation que la littérature nord-africaine d'expression française entretenait avec l'aire culturelle « métropolitaine ». Les motivations de cette littérature, sa logique de communication, son exhibitionnisme parfois, légitimaient la dénonciation d'une démarche de *mendicité culturelle*. Nous avons déjà affirmé qu'une pareille démarche était devenue caduque, qu'elle ne répondait plus à nos préoccupations actuelles, mues par d'autres réalités. Nous n'avons pas non plus infirmé l'efficacité révolutionnaire de cette littérature, quelque amputée qu'elle soit d'une dimension de dépassement.

Seulement, la dramatisation abusive du problème, surtout dans « Les zéros tournent en rond » de Haddad, le pessimisme d'enterrement nous ont semblé relever d'une vue des choses courte. Elle risquait par ailleurs de produire le substrat de méprises indéfectibles de ces questions brûlantes, passionnalisées par divers complexes, intérêts ou idées reçues. Et en fait, elle eut ce succès de poulailler puisque une encre plus ou moins sectaire a coulé de tous les horizons pour traquer, calomnier et fausser les problèmes.

Il serait d'ailleurs fastidieux de retracer la chronologie de la polémique qui a eu pour matière « littérature nationale et langue d'expression ». Très peu d'écrivains, d'intellectuels, de critiques ou de simples spectateurs ont pu garder leur sang-froid en abordant l'analyse et la discussion de ce problème.

S'il est aujourd'hui quelque peu résolu dans les pays d'Afrique Noire, pour les pays du Maghreb, il garde toute son acuité polémique.

La multiplicité des dialectes autochtones dans chaque pays d'Afrique Noire, la carence d'ensembles linguistiques vernaculaires unifiés et transcrits, ont conduit les écrivains à se résigner à l'utilisation des langues étrangères. Au Maghreb dont la langue de culture séculaire est l'arabe, le problème est beaucoup plus complexe et nécessite une grande prudence quant à son appréciation.

Mais il faudra avant tout pour nous, écarter les positions trop simplistes, passionnelles.

On sait que les écrivains maghrébins d'expression française ont été accusés au cours de la période coloniale d'avoir trahi leur peuple en adoptant

comme langue d'expression la langue de l'oppresseur, langue qui s'est substituée à la leur, l'a maintenue en état de péjoration, sinon de clandestinité.

Cette accusation est arbitraire. Elle ne tient pas compte de deux données essentielles qui ont pu motiver cet emploi forcé : la quasi-totalité de ces écrivains formés dans les écoles françaises ont dû subir un système d'enseignement unilatéral, héritage traditionnel conçu pour un public autre. Ils se sont donc exprimés dans la seule langue qu'ils pouvaient manier avec aisance : le français.

Les rudiments d'arabe, happés à la sauvette, ne pouvaient guère suffire à une expression aboutie.

D'autre part, la conception de ces œuvres nord-africaines en français ne saurait en aucun cas déprécier leur qualité de témoignage sur notre société et leur rôle de combat révolutionnaire. On ne trahit pas son peuple en glorifiant sa lutte quel que soit le moyen.

Ecartons aussi une position simpliste qui provient cette fois-ci des écrivains maghrébins d'expression française eux-mêmes. Pour certains d'entre eux, l'usage du français fut une conquête individuelle précieuse. Cette conquête leur a permis d'exprimer dans une langue de « clarté et de souplesse » ce qu'ils n'auraient pas pu exprimer par un autre moyen. Les écrivains arrivent facilement à condamner et calomnier une langue arabe qu'ils avouent ne pas connaître. La langue arabe est selon eux sclérosée et ne correspond plus aux exigences de notre temps. Langue aristocratique, langue morte à moitié, elle a besoin de subir d'énormes mutations avant de devenir un instrument efficace de l'expression littéraire.

On leur répondra aisément en leur indiquant ce que les écrivains arabes ont produit, ce qu'ils ont exprimé dans cette langue depuis vingt siècles, et ce courant fut rarement interrompu depuis les Mo'allaqats anté-islamiques jusqu'aux œuvres de l'époque contemporaine.

Il est vrai que ces écrivains ne connaissent de la littérature arabe que les rares textes glanés dans les squelettiques anthologies des orientalistes, la traduction leur ayant enlevé, de l'aveu de ces derniers, toute caractéristique propre et faut-il ajouter, toute authenticité.

Une autre position assez simpliste et répandue serait de croire que la langue n'est qu'une sorte d'instrument neutre, et que l'écrivain, au seuil de l'écriture, peut choisir dans le répertoire des langues internationales n'importe quel idiome écrit pour s'exprimer. Certes non. Une langue ne saurait être un matériau brut. La langue d'un peuple est un réservoir vivant qui témoigne constamment de son évolution, des transformations de sa culture, de sa mémoire. Véhicule et organe de toute culture. Et il est certain que le destin du peuple arabe s'est longtemps confondu avec le cheminement de sa langue d'expression : l'arabe.

Parallèlement à ces jugements trop sommaires, des réflexions lucides, signalées plus haut, ont déjà posé, dans le contexte de l'acculturation, les vrais éléments de cette problématique.

Ainsi, Albert Memmi au début de son raisonnement dans le « Portrait du Colonisé » nous parle très justement du dualisme linguistique du colonisé comme ne pouvant guère être « assimilé à une simple diglossie ».

« La possession de deux langues n'est pas seulement celle de deux outils, c'est la participation à deux royaumes psychiques et culturels. Or, ici, les deux univers symbolisés, portés par les deux langues, sont en conflit : ce sont ceux du colonisateur et du colonisé ». Pour Memmi encore, la langue maternelle du colonisé étant la seule dévalorisée, n'ayant aucune dignité à l'échelle nationale ou internationale, sa restauration seule permettra au colonisé de se récupérer, de reprendre en main une continuité perdue et une histoire.

Malek Haddad rejoint quelque peu ces affirmations en les poussant à des conclusions plus dramatiques, plus sentimentales et, je le crois finalement, à une déformation. Pour lui, l'écrivain maghrébin n'adhère pas totalement à la langue française. « Nous autres, dit-il, nous écrivons *le français* plutôt qu'*en français*. Nous nous faisons comprendre. Les mots, nos matériaux quotidiens, ne sont pas à la hauteur de nos sentiments. Il n'y a qu'une correspondance approximative entre notre pensée d'arabes et notre vocabulaire de français ». Il y a pour lui une distance entre le langage intime vécu, et sa formulation en mots qui sont loin d'être de simples signes graphiques conventionnels. Entre la pensée et le signe graphique qui le fixe, il y a une fuite. « Quoi que je fasse, dit-il, je suis appelé à dénaturer ma pensée ».

Memmi et Haddad se rejoignent au bout de leur raisonnement. Pour eux, la littérature nord-africaine d'expression française est condamnée de par cette infirmité linguistique. L'écrivain d'expression française, s'il ne veut pas déployer une œuvre de mauvaise foi, doit déposer sa plume.

Malek Haddad ira jusqu'au bout. Il cessa d'écrire ; jusqu'à nouvel ordre. Albert Memmi qui analysait malgré tout le problème en sociologue, de l'extérieur, puisque sa langue maternelle n'est pas l'arabe, continue d'écrire en français.

Nous avons déjà spécifié que ces analyses furent formulées dans un cadre d'acculturation rigoureuse, qu'elles circonscrivaient des états psychosociaux provoqués par les tentatives d'assimilation et de dépersonnalisation.

Nous avons aussi émis la nécessité de reformuler les éléments caduques du problème en même temps que les nouveaux éléments intervenus en termes de décolonisation.

Ainsi, il est vrai que la frustration linguistique du colonisé a dépassé dans le contexte colonial une simple coexistence de deux modes d'expression. Elle a entamé le psychisme du colonisé et fut une arme de dépréciation de sa propre culture.

Au niveau de cette phase répressive, le dualisme linguistique a été un drame. Drame qui n'aura pas été dépassé pour beaucoup d'intellectuels de l'indépendance même puisque les structures culturelles véhiculées par les nouveaux modes d'enseignement et les expériences improvisées d'arabisation n'ont pas bouleversé en profondeur les bases du statu quo colonial dans ce domaine. Non seulement le problème reste entier mais les nouvelles politiques de refonte d'enseignement ont entraîné une hécatombe sur le plan de la maîtrise par les adolescents d'une langue d'expression. L'adolescent colonisé, même s'il était frustré de sa langue maternelle, disposait malgré tout d'un véhicule de pensée où il pouvait formuler sa révolte, ses idées, où il pouvait extérioriser sa personnalité. L'adolescent de l'indépendance a perdu ce véhicule imposé mais il n'a pas encore reconquis l'autre. Il est aphasique. Sa pensée, sa personnalité profondes n'émergent qu'en bribes sporadiques, imprécises. Son infirmité linguistique ne provient pas d'un rapport de conflit mais de l'imprécision des méthodes, des tractations aléatoires de cette phase d'évolution ou de marasmes que vivent la plupart des pays nouvellement indépendants. Le drame aura changé de nature, de mobiles, en s'approfondissant.

Pour en revenir au drame spécifique du colonisé, on peut dire qu'il n'a pas été ressenti toujours d'une manière identique et surtout il n'a pas été confronté avec les mêmes logiques, la même force de lucidité. Il a manqué à certains intellectuels et écrivains cette force et la volonté de pousser leurs raisonnements jusqu'à leurs ramifications les plus lointaines pour donner sur des solutions viables.

Pour plusieurs, la prise de conscience est demeurée à l'état de constat douloureux qui les faisait s'adonner à un tragique caricatural, discours de pleureuses amputé d'une énergie réflexive qui porte le problème à son démontage.

Une fois les mécanismes et les motivations du duel linguistique démontés, une fois opérée cette saisie lucide et cette actualisation, l'intellectuel colonisé aurait trouvé les vrais termes d'agression pour sa lutte révolutionnaire. Cette lutte se conçoit au sein d'une praxis dont la terminologie n'est pas celle des mots, de la graphie.

La lutte pour l'instauration d'une dignité nationale, pour la reconquête du corps et du mental aliénés est le résultat d'une série de prises de conscience et d'actes de reprise intérieure. L'hypothèque du langage ne peut nullement dénaturer ce rebondissement s'il est réellement authentique.

La reconquête d'une langue nationale n'est qu'une constituante d'une reconquête totale dont le mouvement intrinsèque concerne la personnalité dans son ensemble : pensée, chair, perception et aussi certes langage. La refonte de la personnalité du colonisé est une quête plus grave qu'on ne le croit. On a cru qu'il suffisait de se réclamer d'un terroir, de décrire minutieusement les lieux et les habitudes de ses compatriotes, de condamner avec une grande violence verbale l'ordre colonial, pour se récupérer, se restructurer. C'est là une erreur de positions, de situations.

Toute la poésie militante algérienne par exemple est scandée au nom de la patrie. Elle est peuplée d'un toponymie délirante. Ce besoin de nommer n'est-il pas en quelque sorte la réaction contre une douloureuse perdition, un déracinement bitumé. Il n'y a dans cet ordre de perception que l'appel physique, dément, d'une personnalité en suspens, labyrinthe où s'engouffrer pour en ressortir, ressoudé. Revendication physique, non organique. Une grande partie de cette littérature est restée comme nous l'avons déjà indiqué, une littérature de colonisés, en dépit de son caractère révolutionnaire. Les réalités que l'écrivain mettait en cause n'étaient pas profondément palpées et senties, à un niveau organique. L'écrivain, en exprimant cette révolution physique n'est pas encore arrivé à adhérer totalement aux réalités de son peuple, à sa mentalité intrinsèque, à sa mythologie organisatrice du monde. Il n'avait pas réussi à appréhender ses propres racines, à reprendre contact avec la sève nourricière, la matrice populaire. Démarche-type de l'intellectuel colonisé, souvent en exil, cherchant dans les cafés de Saint-Germains-des-Prés l'inspiration d'une logique qui nous est bien connue. Aragon et Eluard (pour ne pas chercher dans les écrivains de second ordre) ont inventorié la topographie d'Alger et de l'Aurès et se sont mis à s'adresser au public habituel parisien, non pas à l'autre public, selon cette obscure syntaxe de ses réflexes et de ses nausées.

Dès lors M. Haddad peut nous parler de son « orphelinat de lecteurs ». Driss Chraïbi, Kateb Yacine ont aussi écrit en français. Mais ils ne sont pas particulièrement orphelins de lecteurs. Seulement, la mythologie que Kateb par exemple déploie dans « Nedjma » et le « Cercle des Représailles » dépassait de loin le cadre de la colonisation. Elle décolonisait admirablement en jetant le pont entre les fragments de l'histoire que le colonialisme a segmentés, pour éloigner les opprimés de leur mémoire, de leur corps et de leur patrimoine vivant.

Son œuvre constitue malgré tout ce qu'on en peut dire, une des premières œuvres de la décolonisation. Elle s'est imposée d'ailleurs comme une composante de la littérature nationale algérienne et universelle. C'est parce qu'elle est une œuvre qui parcourt des distances de l'histoire de l'homme et aussi parce qu'elle garde malgré ses fulgurances « éloignantes » une adhérence au concret, à l'événementiel, l'épaisseur d'un témoignage tranché dans le combat quotidien des hommes.

J'affirme personnellement que l'on ne décolonise pas avec les mots. Seul une refonte mentale, une redécouverte de notre patrimoine, sa remise en question et sa réorganisation peuvent mettre en branle cette reprise en main de notre personnalité et de notre destin d'hommes. Nous aurons à ce moment là entamé notre propre itinéraire et serons rentrés dans la phase effective, concrète, de la décolonisation.

Il faut absolument entretenir au départ une méfiance vis-à-vis de la langue d'expression qu'on emploie. Que cette langue soit le français, l'arabe ou n'importe quelle autre.

On peut voir à titre d'exemple, la production littéraire au Maroc qui s'écrit en arabe. Elle illustre parfaitement (à quelques rares exceptions), le prototype d'une littérature retardataire, en marge des secousses de l'histoire. Cet état ne vient pas de la langue. La langue arabe se prête à toutes les modulations, à toutes les variations. Mais la langue arabe au Maroc n'a pas encore trouvé d'écrivains qui puissent *l'exécuter*, s'en servir d'une manière singulière. Ces écrivains subissent un état de langue, s'y complaisent dans une jouissance de vaine et irréaliste nostalgie. A lire cette production, on a l'impression que tous les écrivains ont la même écriture. Les mêmes formules stéréotypées reviennent dans chaque texte, quelle que soit son envergure.

Or l'écrivain de race est celui qui fait un usage singulier et irremplaçable de la langue. C'est celui qui nous propose et impose un langage nouveau, marqué du sceau de son univers créateur. A l'écrivain de chez nous de désarticuler cette langue qui est sienne, de la violenter pour lui extirper toutes ses possibilités. Encore faut-il qu'il possède cette faculté organisatrice et exorcisante que seul l'apprentissage des réalités profondes peut lui conférer.

En définitive, le dualisme linguistique doit être posé à l'heure actuelle dans le vaste contexte de la décolonisation, non plus comme frustration coloniale mais comme usage particulier, comme conquête sur la désorganisation. C'est finalement un problème d'écrivains. Et là se pose le réactif du talent, du degré de perception d'une condition humaine donnée.

Un écrivain qui arrive à accéder à ces strates lointaines où se débat le sang germinateur, peut communiquer ses angoisses, ses déchirements, ses élans dans n'importe quelle langue.

Ne disposerait-il d'aucune de ces langues, qu'il imposerait au langage des sourds-muets sa vitalité.

approches en cours :

— La culture et son public

— Défense et sauvegarde du patrimoine culturel.

— Remise en question du statut des sciences humaines dans le contexte colonial.

— La littérature Nord-Africaine d'Expression Française en question.

l'intellectuel du tiers-monde et l'édification nationale

par abdallah Stouky

Le monde actuel s'achemine à travers mille détours et péripéties, mais bien réellement, en définitive, vers le socialisme. Pour ce faire, l'histoire n'emprunte pas de voie royale. Mais l'a-t-elle jamais fait ? Le tiers-monde où se joue désormais la partie entre l'impérialisme et les forces de liberté est en proie à une instabilité politique très grande Au sud-est asiatique une guerre inhumaine et injuste continue à faire peser sur l'humanité la menace effroyable d'une guerre thermonucléaire.

Tout cela est motivé principalement par le processus de décolonisation, entamé depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Ce phénomène, d'ampleur planétaire, s'avère être de loin beaucoup plus important que le séisme de la révolution socialiste d'Octobre en Russie.

Devant cet état de fait, l'impérialisme le plus intelligent (1) a préféré lâcher du lest et changer ses méthodes d'exploitation classique des pays et des peuples. De plus, l'impérialisme nord-américain, de loin le plus virulent, a commencé à étendre sa domination sur des continents qui avaient, de « tous temps », été déclarés : chasse gardée de l'Europe.

A peine indépendants, les pays du tiers-monde se trouvaient devant un nouveau danger, beaucoup plus subtil que le premier, plus difficilement combattable. La tâche qui s'imposait était donc de continuer le processus de libération nationale, en transformant les indépendances formelles en indépendances authentiques. C'est-à-dire de passer de l'indépendance à la révolution. Or, peu de pays l'ont fait, car la direction du mouvement de libération nationale n'était pas toujours entre les mains des masses laborieuses. Les directions en place, bourgeoises ou petites-bourgeoises arrivistes, préféraient la plupart du temps composer avec l'impérialisme international, faisant fi des revendications populaires.

Mais être inféodé à l'impérialisme, signifie le maintien et même le renforcement des structures sociales rétrogrades. Et par conséquent, l'immobilisme total, tant sur le plan social, économique que culturel.

Mais les exigences du siècle sont là. Devant la démographie galopante, la famine, l'avarice de l'aide extérieure réellement désintéressée

1 Dans la mesure où un impérialisme peut être intelligent.

et efficace, il n'y a qu'une seule issue : la croissance économique ! D'ailleurs cette issue est inéluctable, à plus ou moins brève échéance. Karl Marx ne dit-il pas quelque part : « *les nations développées ne font que montrer aux nations moins développées, le visage de leur avenir* » ? Mais chaque retard, chaque recul impliquent des souffrances nouvelles et des problèmes en plus.

Beaucoup de régimes utilisent, par démagogie ou sincèrement, le slogan du socialisme. Mot miracle et panacée à tous les maux ! Toutefois la plupart du temps, ils omettent — quand leur bonne foi n'est pas mise en doute — de s'assurer réellement les conditions d'une libération effective qui ne peut passer que par une mobilisation et une politisation des plus larges masses populaires. Il a suffi, parfois, d'une simple chiquenaude pour renverser un régime qui se targuait d'être l'émanation directe du peuple (2).

Or, il est impossible de construire le socialisme avec une économie instable, des structures sociales rétrogrades et en étant assujetti à une emprise étrangère. On ne peut préparer l'avènement du socialisme qu'en passant par l'étape nécessaire de l'édification nationalitaire (3). L'indépendance ne peut tout au plus apporter que la souveraineté politique, et encore. Il faut être très naïf ou du genre paternaliste de la gauche française pour croire qu'elle est autre chose et se déclarer « déçu » de ses résultats.

Avant donc de songer à parler édification du socialisme, il s'agit de refaire l'unité des masses laborieuses pour la lutte, combien dure cette fois, mais décisive, contre les ennemis de l'intérieur et contre ceux de l'extérieur. L'instrument irremplaçable dans cette lutte ne saurait être autre chose qu'un parti politique de type révolutionnaire. Et gare aux ennemis qui ne reculent ni devant le chantage, ni devant les sabotages et recourent même à la guerre civile ou à l'intervention armée.

Le but de tous ces efforts — processus d'édification nationalitaire — vise à réintégrer le pays sous-développé dans l'histoire ou comme le dit Lacheraf « *lui faire rejoindre le cours utile de l'histoire et y participer par d'autres conquêtes* ». C'est cela qui s'appelle combler le fossé existant entre nations industrielles et pays sous-développés. Cette voie est dure mais il n'y en a pas d'autre. L'exemple du paradis koweitien est tout à fait accidentel et artificiel.

*
**

Quel peut être le rôle de l'intellectuel du tiers-monde dans ce processus ? Avant tout, comme partout ailleurs dans le monde, il doit s'appliquer à démonter les mécanismes des systèmes d'oppression, expliquer et combattre les réflexes inhibiteurs, bref donner aux masses populaires l'arme idéologique qui leur fait défaut. Mais plus encore, il s'agit pour lui de déterminer les moyens d'agir pour ne jamais cesser d'être soi-même dans un monde essentiellement soumis à l'hégémonie de l'autre. Où qu'il soit — sur place ou dans une métropole d'un pays développé (4) — il se doit d'œuvrer en vue de la reconquête de l'identité de son peuple qui passe par une distanciation temporaire par rapport à l'ancien oppresseur.

2 Ghana, par exemple.

3 Nationalitaire : néologisme proposé par Anouar Abdelmalek, visant à différencier le processus nationalitaire, impliquant la lutte pour la libération, du « nationalisme » européen qui pronait le repli sur soi, le chauvinisme, l'expansionnisme.

4 Nous ne parlons, bien sûr, pas des exilés volontaires ou des éternels bohèmes.

« L'opération à entreprendre, note Anouar Abdelmalek, *n'est ni la prolongation du seul « moi » historique, ni l'imitation de l' « autre » contraignant, mais bien plutôt celle-ci : étudier, reconnaître le terrain national, reconquis, sous ses deux dimensions — historique et sociologique — pour mettre à nu ce qui en constituait la spécificité propre ; puis l'enrichir de ceux parmi les apports de la civilisation industrielle susceptibles de promouvoir le progrès matériel et idéal de ce terrain, d'en accélérer la marche en avant, de mieux mettre en valeur la spécificité qui, tout en évoluant, demeure inaliénablement sienne, sans le dénaturer, le forcer, le déformer, en un mot, sans l'aliéner ».*

Ceci n'a, bien sûr, rien à voir avec « le retour aux sources » que prône la lie des réactionnaires. Pour être national, le citoyen ne devra pas porter le costume traditionnel et le peintre s'astreindre à reproduire la flore et la faune locales.

Dans cette quête ardente de l'authenticité, le marxisme s'avère être une arme essentielle et indispensable. Nous ne parlons pas du « marxisme » considéré comme une idéologie enfermée dans des carcans post-staliniens mais de la méthode marxiste. Il ne s'agit pas de s'évertuer à faire rentrer de force des réalités vivantes et complexes dans des schémas préétablis. Sans le marxisme, partie intégrante de la pensée nationale, la renaissance souhaitée risquerait de se tourner en un repli sur soi inintelligent et inopérant.

Beaucoup diront, et Franz Fanon (5) avait déjà relevé cette objection, que le fait qu'il y ait eu une brillante civilisation almohade au Maghreb ne change rien à la situation actuelle de l'Afrique du Nord. D'autres souligneront qu'aucun état impérialiste ne s'est installé quelque part en évoquant l'inexistence d'une culture propre à ce pays.

Le problème en fait est mal posé. Il ne s'agit pas tellement de se raccrocher à un passé glorieux pour éviter de sombrer dans le désespoir ou le complexe d'infériorité, mais d'éviter que la méconnaissance du passé ne pèse sur nous comme une lourde fatalité. L'histoire nous importe car le passé fait partie intégrante de nous-mêmes, de notre personnalité. Cette connaissance ne saurait être un divan mais un tremplin vers l'avenir (6).

Tout ceci n'aurait pas été tellement grave si le colonialisme n'avait pas essayé, dans ses tentatives de perpétuer sa domination, de nier la civilisation, la culture et toute la personnalité de la nation colonisée. C'était là l'appoint apporté par les historiens et sociologues colonialistes à la conquête par les armes. Succédant aux premiers écrits des généraux[7] de la conquête qui n'ont pu qu'être impressionnés par la résistance de la nation en question, la batterie des « maîtres compilateurs » commença son offensive criminelle. L'université d'Alger, par exemple, fournit pour tout le Maghreb un nombre impressionnant d'hommes qui consciemment ou inconsciemment furent les serviteurs du colonialisme français. L'opération était simple : il fallait montrer que toute l'histoire — dans la mesure où il pouvait y en avoir une — des nations colonisées ne reflète qu'un processus devant amener la colonisation[8]. Tout y passait, les conventions idéologiques, les déterminismes sociologique, racial et géographique. De temps en temps, les autorités demandaient la parution « opportune » d'un ouvrage prouvant le bien-fondé et l'utilité de telle ou telle décision prise à l'encontre

5 Dans « *Sur la culture nationale* » (Les damnés de la terre).

6 Ceci n'a rien à voir avec l'exhibitionnisme qui consiste à attirer les touristes étrangers en mal d'exotisme.

7 Bugeaud, Lyautey...

8 Est-ce un hasard, si l'histoire de l'Afrique du Nord de Julien s'arrête en 1830 et celle du Maroc de Terrasse s'arrête en 1912 ?

des intérêts autochtones. Les fonds de l'Etat servaient à faire des fouilles archéologiques qui ne servaient qu'à montrer que la France est l'héritière de Rome ou de Byzance au Maghreb.

Les colonialistes au moment où « tout » semblait asseoir la pérennité de leur présence, trouvèrent mille et un moyens de chanter l'épopée de « la race néo-latine ». Ils débaptisèrent des villes et des villages : Kachkate devenait Louis-Gentil, Sidi-Kacem Petitjean, Kenitra Port-Lyautey. Des hagiographes surgirent pour consacrer des volumes entiers aux martyrs de la chrétienté et de la civilisation. On mettait, d'ailleurs, dans le même sac le général Lyautey, le colon Chavent, le trouffion Durant et l'épicier Hernandez. Un nouveau far-west était là, à portée de la main. Bien sûr, il y avait les Arabes, gênants et paresseux. Mais l'exemple nord-américain était tentant à suivre. En un mot, il ne s'agissait plus de repartir de ce pays où l'on était arrivé « *sans trouver rien, ni personne* »[9]. La décolonisation a certes ouvert les yeux aux moins atteints parmi ces gens-là. Qui reconnaît en l'honorable professeur Berque, l'ancien fonctionnaire de la résidence au Maroc ?

Mais le moment n'est plus de quémander aux historiens européens une histoire véritable de nos pays. Le besoin se fait sentir impérieusement « *de rétablir de l'intérieur, cette fois, une vérité trop longtemps négligée ou systématiquement niée* ».

D'ailleurs, M. Charles-André Julien n'a-t-il pas écrit au terme de son monumental ouvrage sur « l'histoire de l'Algérie contemporaine » : « *L'Algérie indépendante doit tirer de son sein des historiens qui rechercheront la documentation et les traditions locales et pourront renouveler les questions, en mettant en relief des ressorts dont l'importance a pu échapper à des Occidentaux* »[10]. Seulement, l'Algérie n'a pas attendu le feu vert de M. Julien pour se mettre au travail. Depuis longtemps des historiens comme Mostefa Lacheraf, Sahli, pour ne citer que ceux-là, ont essayé de rétablir la vérité, dans des conditions de travail souvent précaires et presque sans documentation, palliant à cette pénurie par des techniques interprétatives comme la psychanalyse (inconscient collectif), l'ethnographie, etc. L'ouvrage de M. Sahli, « *décoloniser l'histoire* », a été à ce sujet une intéressante introduction à tout le travail qui reste à entreprendre. Toutefois, cet ouvrage pèche, à notre avis par le fait même qu'il ne fait presque pas mention des travaux en cours et par le fait également que l'historiographie traditionnelle arabe — depuis Ibn Khaldoun jusqu'à nos jours — n'est pas passée au crible de la critique scientifique. Cette historiographie se revendique idéologique et considère l'histoire comme « *un lieu de justification* ». Il arrive ainsi que sur certains points l'historiographie traditionnelle tombe dans des vues absolument en accord avec les colonialistes : les déterminismes, l'histoire hors toute chronologie, la religion comme fondement essentiel de la lutte contre l'envahisseur, etc... La naïveté pousse certains historiographes traditionnels jusqu'à considérer que la culture, la langue sont plus forts que les hommes. Ils essaient de trouver en quoi, par exemple, la langue arabe est moins précise et explicite que les langues européennes...
Ils oublient que l'impératif biologique de civilisation et de permanence du besoin culturel a obligé le colonisé à se doter d'une culture de nécessité. Le colonisé s'impose une auto-pédagogie « *qui rend naturellement caduques les valeurs auxquelles cependant il est le plus attaché,, lesquelles deviennent ...* des traditions *au sens propre du terme, vénérables quoique socialement inopérantes, par opposition aux choix inefficaces qu'on fait, peut-être, à contre-cœur* ». Mais il n'y a là aucune tendance du peuple colonisé à s'assimiler. Le voudrait-il même que

9 « *Mes aventures marocaines* », Christian Houel.
10 Ch. A. Julien : « *Histoire de l'Algérie contemporaine* », T. 1, page 517.

cela serait impossible car en contradiction absolue avec l'essence même du colonialisme. Le peuple colonisé ne croit pas comme ses bourgeoisies à la légende de l'assimilation dont se gargarisent les modernistes. A ses yeux ce n'est là que le signe de ralliement des bourgeoisies au colonialisme et la trahison des intérêts du peuple. Il laisse les greffes miraculeuses faites sur les corps à M. Mohammed Aziz Lahbabi qui écrit dans « De l'être à la personne » : « *Ces élites sentent vivre seules le sentiment grave et décisif du choix entre la civilisation artisanale, la leur, et la civilisation industrielle contemporaine. Elles ont vu, étudié et parfois assimilé ces deux civilisations. Or l'assimilation ne se fait pas sans heurt, sans lutte, ni sans angoisse.* » Permettons-nous de douter de ce qu'affirme M. Lahbabi et de souligner que des opérations de ce genre ne donnent jamais que des hommes possédant une sous-culture hydride.

***

La pratique théorique de Anouar Abdelmalek, Mostefa Lacheraf, Sahli et bien d'autres démontre — il en est besoin puisque le marxisme est tenu de tout côté pour une idéologie de masse comme une autre — que le marxisme est essentiel pour nous et n'est pas seulement un objet neutre de culture. Lacheraf, en particulier, nous montre à la lumière de la critique marxiste l'importance de l'histoire de la colonisation pour l'intelligence de notre époque et des problèmes des pays du tiers-monde. Cette importance vient du fait que la colonisation « *a amorcé un mouvement irrésistible dans le sens de la transformation de la société traditionnelle et qu'elle constitue un état de disponibilité active ponctué par des courants émancipateurs sans cesse contrebattus* ».

L'étude de cette période décisive nous permet d'expliquer entre autre le fait que les masses paysannes restent toujours à l'écart de la vie active du pays. Au Maghreb, la paysannerie a été trahie par les états-majors politiques. Ayant lutté inlassablement, par instinct, contre l'accaparement des terres par la colonisation, elle a souffert patiemment mais a réussi, tant bien que mal, à préserver une partie du patrimoine foncier du pays. Ce ne fut pas une épopée mais une lutte obscure et ingrate.

Cette même paysannerie a été un apport décisif à la lutte armée. Elle s'attendait, l'indépendance arrivée, à voir le pouvoir national prendre le contrepied de tout ce qui était l'assise du régime colonial. Sa déception devant la nouvelle politique fut inhibitrice. Certes, sa situation reste révolutionnaire ; mais elle n'a jamais eu de « *sens révolutionnaire proprement dit* ». Voués à la faim, les paysans sont en situation révolutionnaire ; mais la dispersion, l'inanition, l'ignorance, les féodalités terriennes ou partisanes ne favorisent pas en eux l'apparition d'une conscience de classe et ils n'ont de prise à peu près sur rien — Un paysan a demandé un jour au président Senghor : « *Dites-moi, président, quand est-ce qu'elle se termine, l'indépendance* ? »

La petite bourgeoisie, par contre, peut se permettre tous les espoirs. Servie par le fait qu'elle réside en ville, lieux de décision et cœur industriel du pays, elle s'accapare tout par souci du confort. Les nationalisations, la réforme agraire sont pour elle autant de moyens de mettre la main sur les richesses des anciens colonisateurs. Elle s'empresse donc de blanchir de véritables fossoyeurs du pays sous prétexte de l'alliée objective, continue à faire ostentation de son incompétence et de sa sous-culture et enfin désamorce la combativité de la classe ouvrière en l'encadrant d'un appareil bureaucratique. Tout ce que gagne cette petite bourgeoisie, qui s'allie d'ailleurs avec les grosses fortunes, elle le fait au détriment de la paysannerie et du sous-prolétariat urbain.

Dans ces rapports entre classes, résident les données d'une nouvelle politisation des masses.

La lutte pour l'édification nationalitaire n'est pas de tout repos. Elle implique de la vigilance et un sens aigu des responsabilités. Elle ne signifie en aucune manière le repli sur soi, elle se distance du seul autrui qui fut oppresseur pour rechercher des autres, non susceptibles de réduire, à nouveau, la volonté d'être soi authentiquement [12]. Car l'effort nationalitaire vise, en définitive, à faire accéder les nations du tiers-monde à l'initiative historique, à l'universalité. Faire passer tout un monde de l'oubli, de la misère à la vie du monde moderne est un acte d'universalisation.

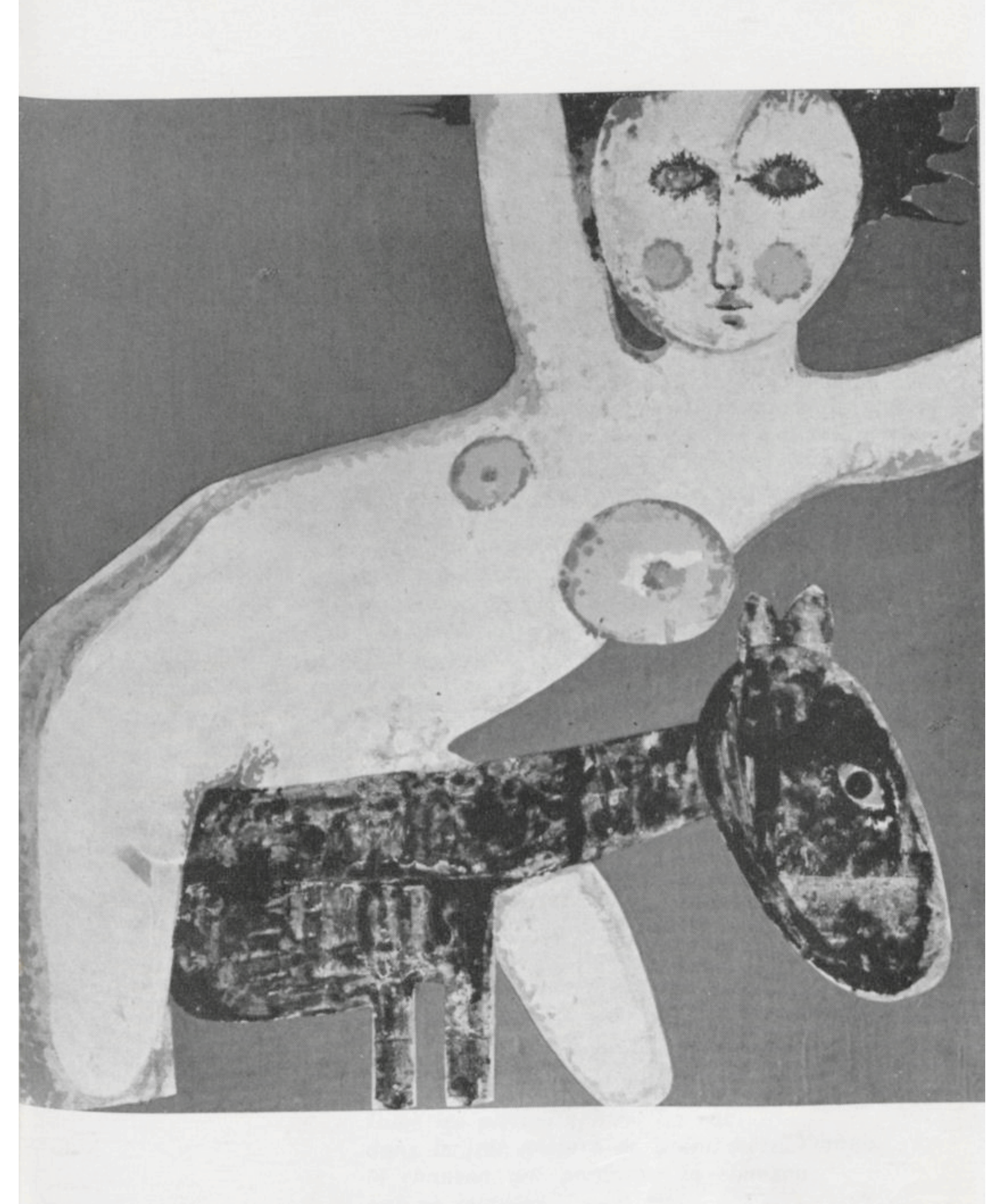
Le processus nationalitaire est une étape transitoire. Cette renaissance a son importance si elle s'opère d'une manière authentique car l'homme européen ou nord-américain sera plus riche d'être moins autarcique et d'accueillir de nouveaux apports. La contribution du tiers-monde à la culture universelle sera d'y participer comme membre actif et à part entière.

« *Est-ce à dire que cette modernité, se passe, pour ainsi dire, en marge de l'Europe et de l'Amérique du Nord,* se demande Anouar Abdelmalek ? *Ce serait pousser la distinction jusqu'à l'absurde. Ce serait oublier, en particulier, que la science et la technique moderne ont suscité, en Europe puis en Amérique du Nord, des modes d'organisation sociale, des modes de pensée et des styles de vie qui ressortissent plus à un certain type de civilisation — celui des « sociétés industrielles » — qu'à la spécifité occidentale* ».

---

11 « *Réflexions sociologiques sur le nationalisme et la culture en Algérie* » dans « *Algérie, nation et société* », de Mostefa Lacheraf.

12 La conférence tri-continentale à La Havane.



ahmed bouanani

au pays de la mémoire

(extrait des « Chroniques de la maison aux persiennes ».

Un nombre incalculable d'oiseaux meurt sur les terrasses. On en faisait des boulettes de viande, on les mangeait dans un coin, on passait le temps à fabriquer des pièges. La mort imaginée. La mort conçue. Cercle de fil de fer. Puis les sauterelles s'écrasèrent sur la ville. Si je pouvais me rappeler des jours. Me rappeler des jours. Le cercle de fer. S'agrandit. Losange. Triangle. Il faisait froid. Non. Un ciel saumâtre. Ventre de poisson abandonné sur la plage. Ma mémoire : un coup de sabot de l'âne qui passait chargé de fumier. Cinq francs. Cinq francs le kilo de sauterelles grillées. Allez, bonnes gens, il n'en reste presque plus. Goûte ça petit, n'est-ce pas aussi appétissant qu'une cuisse de poulet ? Cinq francs. Rien que cinq francs, allez les musulmans. Puis les sauterelles ne vinrent plus du Soudan. Ma mémoire : un coup de sabot de l'âne. Une chanson monte. Dépenaillée. Les mains grises de froid. Montait. Gesticulait. Petites lèvres des quartiers affamés.

sauterelle salée
où donc étais-tu ?

dans les jnanes de ta grand'mère

et que mangeais-tu ?
et que buvais-tu dans les jnanes de
[ma grand'mère ?

seulement des pommes
seulement du nectar

Dans les photographies. La rue.
dans le foie déchiré de grand'mère Yamna.
la chanson qui pardonne la chanson
qui se referme
se referma
comme une plaie au couteau.

sur les fils télégraphiques d'autres hirondelles sont venues. Elles s'abattent dans les derniers épisodes d'une chute rêvée à l'aube. Les voix graves et monotones se brisent. Au-delà de la maison aux persiennes, une lumière nouvelle s'installe sur la ville, chassant l'ogresse aux seins rejetés sur les épaules et les dernières comptines murmurées devant les boutiques des fripiers. Silence. Silence dans mon passé. Le cerveau se repaît. Plus de guerre. Plus de cris. Plus de charrettes mortuaires. Une étoile chante. L'étoile ne chante pas. C'est un gosse de Derb Spagnol. Un de la bande. S'égosille au passage des bicyclettes matinales.

si Madame vient
nous lui donnons du ragoût
si Monsieur vient
nous lui donnons du couscous
si leur fils vient
nous l'égorgeons et nous nous taisons.

Dans la maison aux persiennes, des voix. Le Coran. Et ma mère, et mon père devant le miroir aux anneaux. Une odeur de café brésilien. Odeur d'hiver. Une brise sur les feuilles d'un arbre inconnu. Milouda prise dans la lumière. Le rouge de sa jupe — ou celui de ses mains — un rouge qui écarte les jambes et qui montre son sexe. Regarde. Un pilon en cuivre. Gros comme un bras. Milouda s'asseoit par terre et elle écarte ses jambes. Près de la porte, pour éviter grand'mère Yamna quand elle surgira de la terrasse où elle fait ses ablutions. Le cuivre scintille dans le prisme de lumière. La plaie s'entr'ouvre. L'avale petit à petit. Et Milouda rit. Bien loin dans le temps, elle pleurait. Au milieu d'une grande tâche de sang. Grand'mère secouait la tête, fulminait. Brandissant le séroual ensanglanté de Milouda. Et Milouda rit. Ses grosses lèvres écartées. Regarde. Le pilon scintille dans la lumière. Viens. Elle dit. N'aie pas peur, regarde, nous... Silence. Le cerveau se repaît. Sur les fils télégraphiques d'autres chansons sont venues. Au passage des bicyclettes matinales. La complainte « eau douce, eau douce » au passage des bicyclettes matinales prises dans la lumière d'autrefois.

⁂

Le boulanger El Miseria travaillait pour M. Gauthier. Du pain à longueur de journée. C'est pas une vie, ça, maître Hammou. Cuire du pain vingt-quatre

heures sur vingt-quatre et avoir à peine de quoi nourrir les gosses... Ils étaient neuf. L'aîné ramassait des ordures au dépôt américain de Ben Msik. Un jour, j'irai en Europe. Il ouvrait sa braguette, saisissait son sexe et rêvait. Des lits à baldaquin doré. Des draps blancs. Des cuisses blanches. Des lèvres rouges. Des cheveux blonds. Le rêve explose sur les ordures. El Miseria : cuire du pain vingt-quatre heures sur vingt-quatre et avoir à peine de quoi... Ils étaient neuf. Tous les neuf, ils regardèrent le tréteau à trois planches et ne comprirent pas. Ne comprirent pas comment la mort était entrée dans la boulangerie. L'aîné relaya le père. Fit cuire le pain pour M. Gauthier vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vois-tu, c'est la chaleur qui a tué mon père. Bientôt, il dit : c'est pas une vie, ça, fils de mon seigneur. Cuire du pain vingt-quatre heures sur vingt-quatre et avoir à peine... Ils étaient douze. L'aîné relaya le père. Et il se maria, il n'avait pas dix-sept ans. Sa jeune femme, elle, ne s'arrêta pas d'enfanter. Elle fait des enfants et moi je fais du pain. Aïe, Madre mia, ils n'ont pas besoin de recruter des soldats, n'ont qu'à inscrire toute ma famille sur la liste... Le rêve garda peut-être une odeur de terre lointaine, et d'ordures de dépôt américain.

***

Eau douce, eau douce. Au passage des bicyclettes matinales prises dans la lumière, un visage naît. Visage d'une petite aventure qui dura le temps d'un clin d'œil derrière des persiennes. Huit ans. Moi, douze, peut-être. Elle ne sortait jamais. Pour faire un talisman, il faut mille francs. Pourquoi ne pas essayer la datte ? mais comment avoir un cheveu de la fille ? Sans le cheveu, la datte n'a pas d'effet. Alors... Alors, elle déménagea. Un matin, les persiennes s'ouvrirent. Des peintres passaient à la chaux la pièce longtemps fermée. D'autres locataires. Des algériens. Parlaient français. Sans accent. Leur fils. Plus de nom. D'âge. Parlait d'un lointain pays peuplé de chrétiens. Des meubles neufs. Beaucoup d'argent. De neige. Des boucles dorées. Des bouledogues habillés de tricot. Un jour, il m'en montra un, en ancienne médina. Il était vêtu comme un monsieur, et il trottait sur les talons d'une vieille dame qui tenait un parapluie écarlate sous le soleil et ressemblait à un chêne. C'était la première fois que je voyais un chien mieux habillé qu'un gars de nos

quartiers. Je fis d'autres sorties avec le fils des nouveaux locataires. Il me parlait d'Oran, de Mostaganem, d'autres villes. Regardait le ciel. Les nuages venant de loin. Comme des barques de pêcheurs. Leur fils. Plus de nom. Le même âge. Un petit corps aux jambes maigres. Des cheveux noirs et lisses comme les miens. Des yeux. Les yeux se brouillent. S'effacent. Les mains aussi. Le petit corps écrasé sur le trottoir. La petite flaque de sang...

au pays de la mémoire
une poignée de soleils
des doigts minuscules rêvant de chocolat
des cinémas puant le grésil et la forêt vierge
Tarzan et Fu Manchu Robin des bois et
[Frankenstein
Le fantôme de l'opéra... au pays de la
[mémoire
le cœur qui ne s'arrête pas
de pleurer
ou de rire
ou de sauter sur une corde

***

Un oiseau dans le mortier. Le printemps passe à dos de tortue. Et le vent, en soufflant, arrache toutes les fleurs du monde. Ma tante enlève sa jellaba, son voile et ses babouches. Met l'index sur les lèvres, se plaint de l'ingratitude de ses neveux et de ses nièces. Des heures. Elle m'appelle « grosse tête ». Elle pleure, elle rit ; on la chatouille, elle hurle. Elle prend le ceinturon pour un serpent. Jure de ne plus remettre les pieds à la maison. Raconte une histoire où il est question d'un reptile engourdi par le froid. Le soleil descend derrière son dos. Pendant un moment il reste suspendu à ses épaules. Et ma tante vieillit brusquement de quelques années, et les larmes qui coulent sur ses joues ridées semblent prendre la couleur de l'été.

***

Dans la nuit, un chat miaulait en quête d'une femelle, il se cacha sous une voiture. Grincements. Horreur d'un enfant qu'on s'apprête à égorger avec le couteau du boucher. J'entendais les voix graves et monotones, annonciatrices de cataclysmes et de cauchemars. La rue ne finissait pas. Il y avait une

clinique au bout ; non, la clinique n'était pas encore bâtie. Etable. Fumier. Les pieds nus barbouillés d'excréments. Un litre. Deux litres de lait. Pour... Sa voix seule résonne encore. Pour lui, il y a eu dans le temps une époque où les Italiens ont régné sur le Maroc. Puis, les Allemands sont venus et ils ont brûlé des juifs dans le mellah. Peu de temps après, les Américains, le bonbon, le chewing-gum, les tablettes de chocolat, les bases atomiques, du travail, des accidents horribles, des morceaux de chair humaine découpés au chalumeau. Mon oncle Allal. Allal ben M'hammed ben Mohammed ben. Scaphandrier. Rechapeur de pneus. Enfin il achète une bicyclette. Boit du rouge à en vomir, fait ses prières quand il peut et bat sa femme tous les soirs. Alors, les Français... Chaque homme dans le quartier avait une histoire personnelle du pays. Grand'mère Yamna soupire. C'était bien avant que tu sois né, très loin dans le temps. J'étais encore une jeune fille et je ne sais plus quel sultan régnait alors ; peut-être Moulay Hassan ou Moulay Abdelaziz ou Moulay Hafid. En tout cas, l'un d'eux se trouvait à cette époque au palais de Fès. Les gens faisaient la prière en son nom et payaient le tertib aussi en son nom. Quand le bruit courut que le pays était envahi, une peur folle se saisit de nous. On se demandait à quoi ressemblaient les chrétiens, et on ne cessait pas de parler des Beni-Kalbouns et des Beni-Ara ; mais, personne ne les avait jamais vus, pas même à Ben Guerir. Partout, on s'apprêtait à combattre les envahisseurs qui allaient venir dévorer nos enfants et répandre la religion de Satan... ça fait combien d'années maintenant ? Peux-tu me le dire ? Regarde dans ton livre ? Et quand je consulte mon livre d'Histoire et que je lui réponds, elle me regarde, grimace et me demande comment je peux savoir toutes ces choses du passé puisque je suis tombé de la dernière pluie.

***

Un jardin public, le soir. Des siècles de lumière au-dessus de nous. La ville frémit dans notre chair. Il y a longtemps... Une bicyclette passait. C'était un ivrogne. Deux gardes lui tapaient dur sur la tête. Le nez saignait, les yeux hagards. Il puait l'alcool à brûler. De nouveau le silence. La nuit. Tu ne me regardais pas. Je ne savais pas que tu allais bientôt mourir. Une mort ridicule, comme une indigestion.

— la vie est belle, n'est-ce pas ?

— oui, très belle.

— alors, pourquoi nous empêche-t-on de la vivre ?

La ville frémit dans notre chair. On était jeunes ou vieux, qu'importe. On désirait ardemment des choses folles, des rêves fous, on dévorait la ville en imagination. En imagination on avait bu de toutes les sources, dévalé toutes les montagnes, traversé tous les océans, toutes les terres, toutes les capitales, vaincu toutes les étoiles. Sans chaussures nous avions tous les deux pénétré dans une éternité réglée comme la mort. Et comme des arbres d'automne on avait subitement perdu toutes nos feuilles.

***

Sur les fils "télégraphiques, ce n'était plus des hirondelles. La lumière ne jouait plus sur la paume de ma main. La foule sur le trottoir. Autour d'un cercle en rouge. A huit heures du matin. Huit heures quinze du matin. Janvier d'il y a... Déjà douze années. Le verre de café était encore chaud. Il reste chaud dans la mémoire. C'est un passé en papier journal ou une litanie de photographies anciennes. Quelqu'un avait saisi son revolver 7,65 mm caché dans une touffe de menthe. Il saisit son revolver caché dans une touffe de menthe. Une seule balle, toute petite. Il tire une seule balle ; une seule balle suffit. Et le soleil pris de vertige. Le matin ne sait plus où donner de la tête. Toute la ville, les murs, les lumières, le ciel nouveau où les étoiles ont eu à peine le temps de s'ouvrir. Tout tombe devant ma bicyclette. S'effondre. Un policier m'arrête. Non, laissez passer, c'est son père. C'est mon père. Et toute la ville le dit que c'est mon père. La mort aura la mémoire longue. Des bottines rouges sur le trottoir froid. Un filet rouge sur le front. Déjà, déjà... L'ambulance traverse mon corps. Les terrasses traversent mon corps. Les fils télégraphiques traversent mon corps. Je meurs pour renaître une seconde fois. Sur une bicyclette plus grande. Dans des habits de dix-huit ans.

La maison aux persiennes est transformée en bureau d'agence. Je ne sais plus où, dans quel pays elle se trouve. Au fond de ma chair, une petite saison grimpe doucement. Doucement. Et c'est le début d'une autre éternité.

abdelaziz mansouri

étape 2

L'ombre devient nuit. Son agonie avait duré longtemps ; lentement elle s'était évanouie. Un moud-d'en monta au haut de son minaret, ses pas sur l'escalier s'entendirent distinctement ; non sa voix. Les triangles tintèrent mais personne n'annonça la soupe ; il n'y avait personne. — Un sentier, un chemin, une ruelle, d'autres, ma maison : arche vétuste en cul-de-sac, piège pour automobilistes. Marche arrière : y a pas d'issue. — Un angle de rue, un dédale, une avenue; je descends. — Je marche et c'est le pays des feuilles mortes. Pendant longtemps le vent les fait culbuter avant que ne vienne le tour d'un vieux balayeur. C'est le silence pathétique des boulevards déserts messagers d'amertume, suggestifs de désespoir. Et d'un délire... Les façades défilaient à la débâcle de mes pas, fléchissaient avec mon genou. Il leur arrivait de se prendre dans le faisceau de lumière des lampadaires ; elles se voilaient de nuit et mes yeux devenaient des gisements de cobalt. Je cherche à lire sur leur écran ; je n'y vois pas d'aphorisme. Un appel émane d'elles, me donne le feu vert et c'est le départ pour mes pérégrinations. Le ciel posa doucement sa langue scléreuse, bleuâtre entre les façades. Une voiture tourna à un coin de rue. Je me vis dans l'homme au volant, volant le bien des autres, fuyant mes sens. Le globe exposé dans la vitrine du libraire tournait hésitant, par à-coups, comme un cœur malade. Non, c'est moi qui garde mes complexes ; ici la maladie n'est pas sporadique, elle est essence. Comme le poison. Mais voilà que le virus s'installe et réclame sans vergogne le monopole. Désormais, mon sort de parasite va me combler. Le « Faites un choix s'il vous importe de goûter au bonheur », eh, gardez-le pour vous ! Je ne peux ni comprendre, ni sacrifier. Allons donc ! c'est un désert et ma gourde est vide. Je la jette par terre et m'assois dessus. Je n'ai pas soif et je l'oublie ; mais le soleil vient forer juste au

milieu du crâne, je la secoue du sable et m'en protège... Elle m'assomme, cette nostalgie du regard en arrière. J'aimerai pourtant ne pas me souvenir... au bonheur. Ca ne dure que le temps d'avoir des moustaches. Et je vous parle du bonheur des philosophes, l'unique. « Moi, je ne suis pas philosophe ». Et tu fais quoi quand tu t'attendris sur un roseau flottant à la dérive ? Ouay et l'irréalisation de ce bonheur est à la portée de tout le monde. C'est une question de credo : tu nommes et tu joues. Ça vient toujours, tout seul, dès qu'on a appris à appeler la fatuité par son nom. C'est un matin de printemps que ça m'est arrivé. Je regardais les fleurs et écoutais le ressac quand je me dis « Il manque quelque chose ». Et le flegme se montra à moi. Je m'étais surpris rampant, m'accrochant. Depuis, je ne cherche plus qu'à l'atteindre. De toutes mes forces comme le prosélyte qui, face à son épreuve, met le cœur et l'âme dans la démonstration. J'ai choisi. Je choisis et c'est toute une tentation à retenir : ces yeux en verre ; oui, ceux-là mêmes ; jamais vu pareille œuvre de trachome. Plus de lueur, de mauvaise conscience. Je ne suis pas fou pour regretter le monde. Mais il n'y a pas de monde, à peine une petite crapule de conscience. La synthèse ? Un homme qui marche, un globe qui tourne et une conscience bâtarde qui se pose en guérillero, complote et soulève, les unes contre les autres, les baïonnettes intelligentes. Non, mais qu'est-ce qu'une synthèse, si vous voulez saisir au vol les ? qui cinglent comme le froid boréal, épargner votre occiput ? Je me soucie si peu du mien. Ankylosé, il est devenu et pèse lourdement, à m'en faire perdre ma station. « Heureux, les robots » « Jamais, les morts ! jamais. » Alors quelle est la synthèse de adhésion-rupture-conversion ? Une folie, non : une intelligence ; une synthèse, un... Consultez le rond-point, savoir si ce n'est pas les dignes continuateurs de sa sagesse ; ils sont au nombre de quatre. Entre temps, chapeau au maître du surréalisme. « Qui veut devenir poète n'a qu'à se rouler quarante jours par terre, boire de l'eau de mer et imiter le vol des oiseaux sur un fauteuil d'orthopédie ». Quand même, il y a bien une différence, non ? Et je connais la tentation de l'arbre et de la pierre ; assez pour la savoir. Je les regarde obstinément, ils retrouvent leur rugosité d'antan, quand l'homme méditait encore son cas sous la glace. Une paire de lunettes voguant dans un ciel pâteux comme un petit

monstre. Non, ce n'est pas une rétrospection, une fuite, oui, ce désir vous porte déjà à l'orée du désespoir avec sa cruauté, ses horizons insondables. Ce n'est pas un ciel loin, ce n'est pas une mortification; c'est le poids d'une platitude écrasante. Un homme face à un lion empaillé mais avec les yeux encore chassieux. Beau gisement en or facile à cliver. Chassie : horizon immédiat. Je taille dedans. Pas prêt de finir. Et suave aussi le poème du berger. Il lève les yeux du côté de son étoile et attend qu'elle se soit éteinte pour chanter son poème « Venez mes brebis, venez mes moutons que je vous raconte le mythe de la création. » C'est un brave homme qui ne peut pas voir partir pour l'abattoir un mouton qu'il n'a préalablement préparé et instruit des circonstances dans lesquelles il a fait entendre son premier bêlement. Mais on m'a raconté qu'un jour ses moutons sont revenus sans lui. Je compris et de l'orée, me trouvai de l'autre côté des frontières du besoin et du devoir, en plein pays des boulevards avec une chemise amidonnée et le choix des restaurants. Devant ; tout devant. Derrière : je n'ai pas besoin de regarder derrière. Au pas un rideau me suit, me presse d'avancer et m'enlève l'illusion de l'étape franchie. Devant ; tout devant et derrière, rien qu'un rideau.

karl-heinz wiessner (allemagne)

avoir vu les lugubres racines furieuses
sous la ville à peu près
abandonnée

avoir senti le gaz lacrymogène
dans les cimetières

28

et maintenant
la LUGUBRE vue du lubrifiant ruisselant derrière
des milliers de lunettes de skieur
c'est la grande bataille aux motos
des cartels
DU SOUFRE SUR LES LOMBES EXCAVES !
du lut aux oreilles...! les crieurs publics en pleine
[luxation

cauchemar 1

la foule en colère par les paroles sombres et caus-
tiques dont ils goudronnent leurs goussets
et tout ça

à cause d'une obscure lettre pastorale
qui les fait grelotter
respectueusement
sous leur lotion gâcheuse
qui fait envahir
leurs jambes gonflants
la fibre d'emballage érosive
*enfin g r i*e*b o u*e*i l l e r*
leurs nez curieux dans
la vérité concave
des lumières au magnésium
avec de la grande
jouissance

7

bernard jakobiak

situation x

extraits

Tristan Tzara distinguait en 1947 « le penser non dirigé », sorte d'osmose entre l'homme et le monde ; les mythes et le sacré étant à la fois pouvoir diffus et intégration de chacun en son entier dans le cosmos lié au groupe ; et le « penser dirigé » qui vise un but puis au moyen de la logique s'efforce de l'atteindre. C'est là une vision schématique mais qui recouvre assez celle de la plupart quand les vieux mondes traditionnels se trouvent bouleversés par la puissance sciences et techniques. « Le penser dirigé » et ses fruits, le pouvoir sur la matière, est davantage qu'en 1947, en train d'investir le Monde. Mais maintenant que nous sommes dépouillés tout à fait de l'euphorie des guerres de libération où, le choix initial fait, on est tout à fait persuadé d'être de ceux qui forgent leur destin, nous ne pouvons plus en rester à ce schéma. En effet si depuis Descartes surtout, des hommes ont mis au point des méthodes pour découvrir les causes des phénomènes naturels afin de pouvoir agir sur eux, s'ils se sont libérés des explications métaphysiques ou théologiques qui les rivaient dans l'acceptation du monde tel qu'il a été créé, c'est-à-dire des institutions en place, cette libération de l'esprit, réelle au départ, a abouti étrangement à une soumission de l'esprit dont le nouveau roman à la Robbe-Grillet et les « structuralismes » divers devenus non plus méthodes mais philosophie, sont des signes tangibles, signes que l'on peut aussi percevoir quand, quotidiennement, on rencontre tant d'intellectuels endormis dans une impuissance résignée.

En 1966 tout s'installe comme si le « penser dirigé » par l'homme lui avait échappé.

...Au fond la pensée n'est pas encore sortie de la peur du chaos et, de ce fait, elle hiérarchise, remplace chaque fois le despote déchu par un tout neuf qui peut abuser un certain temps. Rares sont ceux qui ont conquis suffisamment leur unité pour n'avoir plus besoin de se subordonner à un maître à seule fin d'en élire en eux-mêmes, l'équivalent. Quand je parle de « pensée », bien sûr, j'en reste à ce qu'on entend communément par là. L'affirmation péremptoire de Jean-Paul Sartre « Le poète est un homme qui refuse le langage » me semble très significative : le poète, l'artiste en général, n'a jamais été intégré à aucune société, à aucune civilisation, sinon au prix de compromissions qui ont toujours fait de lui un décorateur, un artisan de produits de luxe pour le délassement de la pensée en place alors qu'au départ, « cet homme pas comme les autres », ce fou en quelque sorte, opposait sa vitalité aux despotismes, tous.

...A ceux qui se préoccupent trop tôt d'une communicabilité qui ne soit pas une conquête, je ne peux que conseiller : se placer d'emblée au centre de ce noyau d'énergie qui créant une tension particulière entre les mots les a arrachés à leur sens figé ; se placer au centre ; c'est ce qu'entre hommes on appelle sympathie et entre une femme et un homme coup de foudre ; bien davantage donc que la simple émotion.

Après, la compréhension se développe d'elle-même par assidue fréquentation. Seulement voilà, on nous a appris à lire des traités de mathématiques ou d'une pensée construite d'après les méthodes des « sciences exactes » aussi, pour ce qui est d'apprendre à lire l'autre, n'y a-t-il encore même pas l'ombre d'une initiation. En effet chez les mélomanes seulement, on a reconnu que s'initier pendant des années à interpréter même imparfaitement des morceaux connus est le moyen privilégié pour entrer vraiment et plus ou moins dans le monde du compositeur.

La poésie aura-t-elle sa place quand on aura enfin compris que la pensée est une présence humaine et non plus seulement un outil pour un pouvoir. Dès lors on s'apercevra que son approche ou sa saisie ne sauraient être essentiellement différentes du mouvement de sympathie s'élargissant en plongée de compréhension pour une personne.

Nous vivons encore une ère pré-humaine.

L'incompréhension prévaut. Et dans ce domaine elle vient de ce que la poésie est un « moyen de connaissance » pour le poète alors que pour le lecteur elle est encore ou se voudrait seulement une subtile jouissance. Nous ne sommes pas sortis de la tradition des poètes de cour : sensibilité, intuition sont réservées aux moments de détente, après un bon repas par exemple ; et celui qui ne veut pas ainsi les reléguer, le poète, se doit de jouer l'échec, céder ainsi le pas au ministre, au général, à l'ingénieur, au philosophe, à tout un chacun gens sérieux, marchands de beurre, bouchers, pompistes. En effet le philosophe lui-même admet sans aucune remise en doute qu'il existe une part de soi qui n'a pas droit à la parole ; le psychiâtre lui, divise l'être en qualités masculines, logique, action, et qualités féminines tout le reste, étant bien entendu qu'une adaptation ne peut être que la soumission des secondes aux premières.

Or le poète refusant cette hiérarchie de principe est lu comme on écoutait le bouffon. On en a de moins en moins le temps faut-il ajouter. L'analyse, le roman, l'essai font sérieux car il s'agit de la société ou du personnage, mais que quelqu'un ose se dire c'est un scandale ou une folie, à moins que ce ne soit senti comme un numéro de cirque : une énergie non directement utilisable, non rentable dans l'immédiat sur les marchés, ne prend sa place que si elle se donne en spectacle. Funambule, haute voltige, trapèze, pour le petit frisson de l'assis : «j'en ai pour mon argent » dit-il.

Pour montrer qu'il ne s'agit plus d'un cirque il faudrait que les poètes prennent le risque de commenter leurs découvertes. La plupart au contraire, subtilement clos en familles, ont admis leur relégation et semblent par là démontrer que la pensée n'est pas leur fait. Un « chantier » serait cet effort de pensée pas encore admise.

poème

N de l'A. : il arrive un moment où la poésie ramène à la conscience une mémoire génétique. C'est alors l'évidence pour le poète de son passé véritable, je veux dire de celui que lui a transmis puis a vécu son sang; passé évidemment différent de celui qu'enseigne l'histoire, car pour qu'il y ait concordance exacte entre le pays et la civilisation vus à postériori dans un souci de cohérence il faudrait avoir participé réellement et par tous ses ascendants à son élaboration.

déchaîné l'enchaîné

(Fragment)

....
Quelle horde déchiffra le miroir d'un soleil et bondit sur l'Ouest
quelle horde rencontra la négation vitale
quelle horde corps tanné venue du vent du froid
a hurlé vérité le hurlement farouche et le galop limite
« plus une herbe ne pousse »
vérité erreur vaine
si le cœur bat plus fort si le cœur se déchaîne
mon corps
j'ai bu le verre de rhum dans la chaleur permise
un silence de siècles
sur la terre battue d'une cuisine en planches
la campagne emmenée avec l'édredon rouge les oies les basses-
[cours
les choux quelques pavots l'odeur d'un pain sûr
le cheval de labour à côté de la mine mais pas même un bosquet
pas un pré où s'étendre
c'est trop peu coquelicots bleuts les blés
trop peu trop court
pyramides scories sur la plaine étrangère
j'ai refusé l'honneur de vous avoir dressées
l'honneur rire jaune
l'honneur sueur noire l'honneur manche de pic l'honneur narcotique
je comprends mon dégoût des bistrots jeux de cartes mon dégoût
de l'outil
ton ombre ne m'a jamais atteint pieux drapeau rouge
car je suinte en l'outil je gis démantelé dans une automobile
les roues du train ricanent anémique anémique rectiligne anémique
et mon hémorragie
engrais dans les machines encore me ratatine
la loi
sur une terre métallique roue noire ciel gris
m'attrappe
m'enterre me distille me couche sur un lit me glisse une pastille
me reprend

recommence
moi jaugé troqué billets de banque
vos regards de marchands
ils me font taire encore
ce n'est pas l'O.N.U. qui m'a rendu mon corps
encore moins l'école
moins encore la courbe ascendante de nos niveaux de vie
Ma horde
il est un palais vide sans terre sous les pieds
il est un palais vide diastole immémoriale j'y prends place
ma horde
je craque les colonnes j'arrache tous les cercles je m'entraîne
à dormir à cheval
ma horde s'agenouilla désarmée sur la dalle
ma horde pur présent son mépris de la mort ma horde droiture
[raide
ma horde insoucieuse des lois des conséquences
ma horde mort aux lâches à l'hypocrite aux temples
ma horde Jésus Hourrah
ma horde que m'importe le prix de Vérité ma horde d'avant la lettre
se livrant à l'écrit ON dicta
ma horde hébétée dans le mesquin marais irriguée de prudences
a enterré son corps dans les sillons pour d'autres
a donné sa sueur fumier des opulences
a emmanché ses membres
dans l'outil
lié son esprit sommeil impénétrable
à la nécessité des lendemains repris
ma horde aux yeux rivés sur l'action immédiate
ma horde dévorée
32 ma horde bonbon fade sur lèvres endormies ma horde au cirque
au stade
je m'arrache à ma horde
l'hébétude se rompt
aux sifflements des balles le désert l'effort fou
face au soleil seul plus fort que cet empois des livres
une première image j'avais sept ans alors
une balle en plein front au sommet d'une dune Vous pouvez bien
[tirer
c'était mon alcool pur
je ris des 14 juillet
j'ai conquis un trésor depuis longtemps enfoui ma horde décharnée
ma horde chair remplacée oie gavée
ma horde au cinéma ma horde aux défilés
j'ai brisé la coquille
sur le sommet silence dans la plaine sans hommes la forêt
la bande préservée de terre dans l'inhumain vacarme tempête
[torrent orage
ma horde fascinée aux grilles mannequins dorures masque à gaz
venez voir ces sauvages manger des rats tout crus ces sauvages
[ignorer
la lessive en paillettes ces sauvages ignorer le temps c'est de l'argent
ces sauvages refuser notre sérieux ennui ces sauvages nous prendre
le fabuleux refrain des bombes des mitraillettes
ma horde neutralisée
le sillon rectiligne a englouti ma horde droiture retournée
ma horde
je m'arrache j'annule ta vie par contumace
j'ai saisi une hache
elle me dresse son poids
ne doit rien à ma sueur

c'est mon outil   mon arme
j'abats les branches mortes
mais pourquoi blesserai-je l'unité d'une vie   palpitante
on me veut raisonnable   le Français raisonnable   je ris
je n'ai rien démonté
je n'ai rien disséqué
mais je surgis
ma horde
galop houle cheval
sauvage
qui eut la prétention
de m'enseigner

position 1

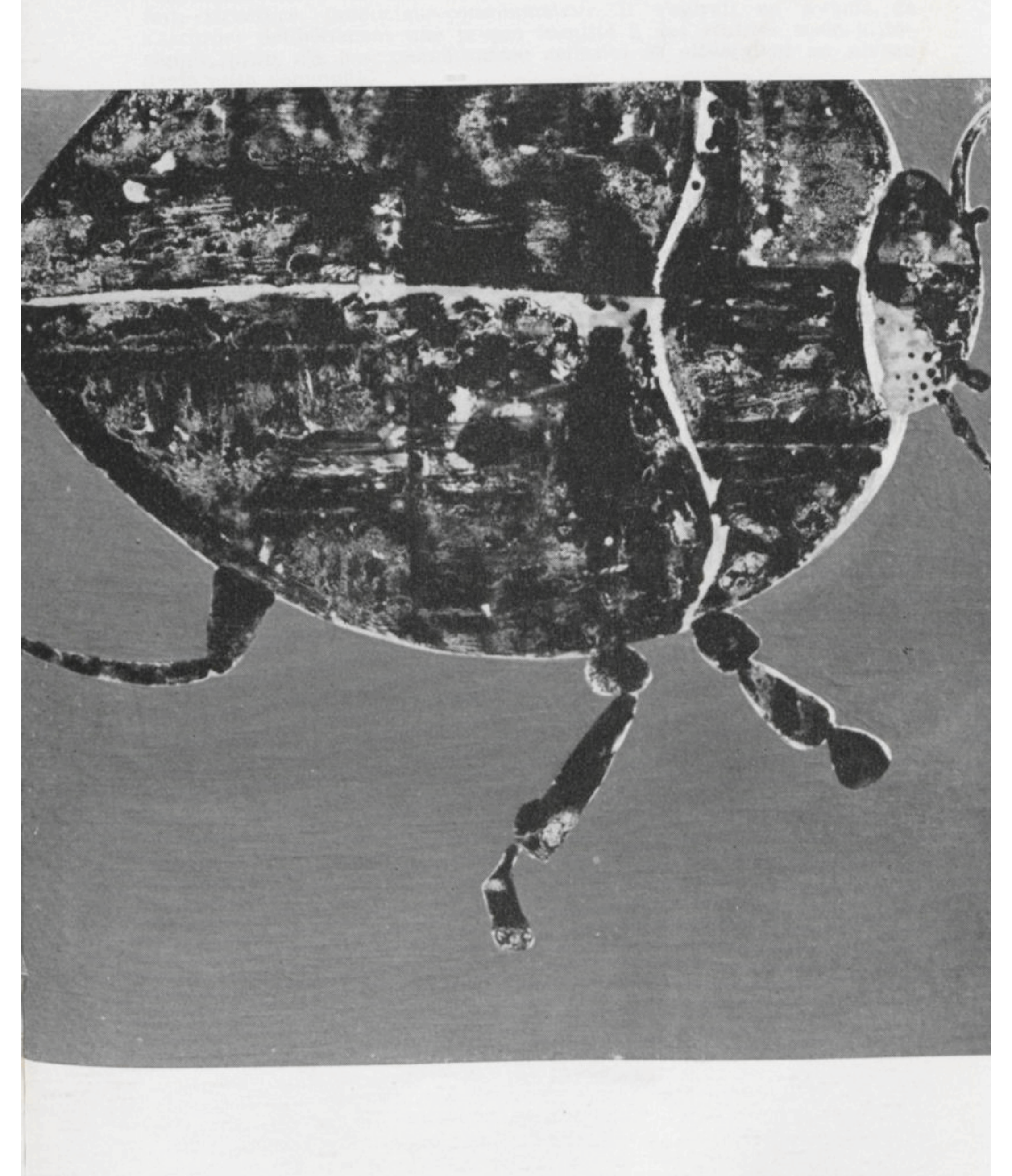
entre universalisme et folklorite

par el mostafa nissaboury

La colonisation culturelle est un phénomène permanent. En proclamant une façon de vivre par une dénonciation du phénomène colonial, on ne dresse qu'un bilan provisoire : la colonisation n'est remise en question que dans sa forme sociale, politique ou économique, la lutte s'inscrit beaucoup plus dans la revendication que dans la restructuration du monde colonisé. Cette restructuration n'est pas le produit d'une synthèse des valeurs traditionnelles et de la culture adoptée, de même que l'exclusivité de la culture nationale traditionnelle ne signifie pas un approfondissement des véritables problèmes que pose *a posteriori* la colonisation. Toujours est-il que nous nous heurtons la plupart du temps à cette véritable drogue du siècle qu'est l'universalisme.

Quand l'écrivain-africain-parisianisé proclame la nécessité d'un art universel, les problèmes de la culture nationale revêtent à ses yeux le caractère d'une infirmité, d'un mode d'aliénation. Son jeu consiste à continuer l'histoire au lieu de la refaire, chercher moins à remettre en question une écriture déracinée que se justifier aux yeux d'un Occident symbolique qui l'a façonné à sa guise. Cette quête égocentrique de l'individu est souvent aiguisée par le « retranchement » et l' « exil » volontaire. Au nom de formules dignes d'un parfait traumatisé, il condamne toute lutte ne cadrant pas avec les nécessités du monde qui l'a adopté, choyé et fait de lui son poulain favori. Maniaque de l'esthétisme, il se crée des mythes : mythe du génie méconnu, mythe du dégingandé rimbaldien, et finalement mythe de l'écrivain opposant au régime.

L'expérience de la décolonisation (ou plus précisément *auto-décolonisation*) est un grand itinéraire ; elle est immédiate, dirigée d'abord sur l'être en fonction du mécanisme historique et social qui l'a conçu, une opération chirurgicale qui consiste à remembrer un homme qui n'a pas fini de sonder ses vraies profondeurs, une exploration lucide et clairvoyante dont l'aboutissement est une totalité, une nouveauté. Une décolonisation culturelle ne saurait être effective uniquement à partir d'un langage communiquable à une masse ou propre à une zone de consommation, mais d'une conscience poussée à l'extrême limite des dimensions cosmiques de l'être, en tant que chair, sang, sexe et histoire.



L'universalisme n'est pas une esthétique révolutionnaire pour les problèmes de la culture maghrébine. L'universalisme est fatalement l'aboutissement d'une culture qui a des assises dans un monde déjà fait, structuré, producteur-consommateur. Il s'agirait en somme de s'accorder délibérément une propre identité à des réalités socio-historiques qu'on n'a pas, quand même celles-ci se situeraient au niveau d'une lutte commune.

Nous avons besoin d'une culture enracinée sans qu'elle soit d'un folklore anachronique, qui traduise nos aspirations et nos contradictions sans qu'elle nous précipite dans les statistiques populistes. En somme revendiquer *un homme* en le confrontant avec un monde dont l'ambiguïté, les antagonismes et la débilité dégénèrent en monstruosité. Nous ne prétendons pas à une homogénéité culturelle, ni à la formulation d'un individu incapable de s'intégrer à son histoire. Le problème consiste à détruire en nous l'homme préfabriqué qui se réclame d'un humanisme incompatible avec sa façon d'être, au refus d'une assimilation dont l'Occident s'est toujours assuré le monopole. Notre dénonciation d'un altruisme bâtard est tout simplement la prise de conscience de nos problèmes vitaux, pour une perception propre de l'univers.

position 2

des peintres protestent

Si la confusion règne dans les domaines du cinéma, du théâtre et de la littérature, de la presse, le secteur des arts plastiques n'est pas épargné non plus. Trois peintres nous envoient de Casablanca cette prise de position.

... Les anomalies constatées lors du choix des œuvres de peintres marocains qui devaient représenter le Maroc dans des festivals internationaux (le dernier en date fut celui des Arts Nègres à Dakar), le caractère d'improvisation abusive qui a présidé à ces sélections sans le consentement de plusieurs peintres démontrent le peu de respect que témoignent certains responsables vis-à-vis des créateurs et de la création artistique. Normalement un jury qui a pour tâche de sélectionner des œuvres d'artistes nationaux en vue d'une rencontre à l'échelle nationale ou internationale devrait au moins requérir les compétences nécessaires pour ce choix ; la philosophie ou les compétences administratives ne suffisent pas. Quand saurons-nous éviter cette légèreté et cet orgueil qui consistent à nous croire, lorsque nous savons manier une plume, détenteurs de droits illimités, de monopoles dans tous les secteurs de l'activité créatrice.

Le « sous-développement intellectuel » prôné comme alibi, la carence d'écrivains, de penseurs ou de critiques, ne justifient pas cette obligation du pis-aller qui consiste à boucher les trous, combler les vides, forcer sa propre nature pour entrer par effraction dans des domaines qui dépassent nos attributions et nos facultés.

De tels abus ne font qu'empiler la confusion sur l'atroce confusion qui règne déjà dans l'esprit d'un public dit vierge, orienté selon cette logique vers toutes les fausses voies, dans l'esprit de pseudo-critiques et de pseudo-artistes. C'est ainsi qu'un grand nombre d'opportunistes, (encadreurs, ébénistes, élèves de l'*Ecole ABC par correspondance*, amuseurs publics, etc... : au premier Congrès des peintres marocains, il a été dénombré plus de 200 artistes peintres), sont accourus de tous les horizons. Depuis quelques années, le nombre de ces « *Fannanas* » va grandissant. L'Association qui les abrite est devenue très vite un refuge de médiocres et de pique-assiettes. Nous tenons à spécifier à cette occasion qu'il n'y a aucun point de communion entre nous et cette Association. Afin de démystifier les motivations de cette vague d'anarchie dans le domaine plastique et pour redonner sa dignité à ces formes nationales d'expression, des artistes se sont constitués en groupes de travail et ont essayé, à l'occasion d'expositions-manifeste, d'attirer l'attention du public et de l'opinion sur les problèmes authentiques de la peinture marocaine d'aujourd'hui.

Plusieurs peintres sont conscients de cette situation. Ils travaillent au Maroc ou à l'étranger, dans des conditions souvent précaires. Ils essayent d'œuvrer, dans leur domaine, par leur propre langage, pour

un art non abâtardi. Ils cherchent à traduire par leurs propres signes des réalités complexes, en mouvement de réadaptations, de transformation, vers la recherche d'une synthèse profonde et originale.

Enfin, la peinture marocaine, celle qui compte, c'est-à-dire celle qui aura un apport demain lorsque l'artiste ne sera plus ni un objet de curiosité, ni un paranoïaque ou un parasite, se trouve aux prises non seulement avec le problème de la confusion des valeurs, mais, de plus en plus, avec un dirigisme naïf. Elle doit refuser en tous cas toute tentative d'utilisation.

Farid Belkahia
Mohammed Chebaa
Mohammed Melehi

***

La prise de position de ces trois peintres était accompagnée du texte ci-dessous que nous reproduisons à la lettre. Leurs toiles ont été exposées sans leur autorisation à la Foire qui s'est tenue récemment à Fès avec nombre d'autres « peintres ». Le présentateur de l'exposition a cru bon, pour faciliter la compréhension des toiles de l'un d'eux au public fassi, de leur coller des titres pour que le spectateur fassi ne soit pas dépaysé : « Rêverie à Fès », « Jardins de Fès », *pour des œuvres qui n'avaient aucun rapport plastique avec ces « lieux », ces « sujets ». Nous reproduisons cette préface.*

fête du livre et du tableau marocains

Entrons tout de go dans cet univers frissonnant de fougue et de lumière. Nos peintres sont des voyants qui témoignent.

A la recherche d'eux-mêmes, comme le Tiers-Monde, ils se battent, dans leur art, contre leurs propres contradictions.

Témoins d'un monde blessé et rebelle, humilié et bon enfant, les peintres marocains s'éveillent à l'appel d'un « Je » devenu un autre.

Tiers-Monde de par le présent, ils se sentent concernés par l'avenir humain qui se façonne pour les trois tiers du Monde.

Saluons l'éclosion, imprévue, d'un art d'emprunt qui, déjà, s'enracine dans ce Maroc, patrie splendide du soleil où tout s'érige avec cœur, avec chaleur.

Restons à l'écoute.

La chiquenaude est donnée : aujourd'hui nous fêtons, grâce à nos amis fassis, l'entrée glorieuse des arts plastiques, parvenus à leur mâturité, dans la grande famille de la culture marocaine. Les voici, cohabitant, dans ce même pavillon, avec les œuvres des écrivains marocains. Le pacte est signé, le Zalagh en est témoin.

Dorénavant, le public de chez nous se sentira assoiffé des fruits de l'intellect et du goût et réclamera un pavillon pour ses écrivains et ses artistes dans toute manifestation publique. Nous espérons que cette présence satisfera son appétit de plénitude.

Saluons, aussi, l'aube bleutée et tiède de la peinture féminine marocaine en la personne de Mesdames Al-Chaiba et Méziane qui prennent rang parmi nos naïfs déjà connus : Louardhiri, Ben Allal, Ahmed Drissi ...

Merci à vous tous, poètes, peintres, sculpteurs, écrivains qui cherchez à nous faire découvrir, grâce à vos œuvres, le divin élan qui transforme nos âmes et entraîne nos corps.

FES, octobre 1966
Mohamed - Aziz LAHBABI.

la presse nationale entre le business et le dogme

par abdellatif laâbi

Le Maroc a vu naître depuis l'indépendance un grand nombre d'organes de presse : quotidiens, périodiques, magazines et revues.

La levée de l'hypothèque coloniale a brisé assurément les carcans de limites et d'interdits, de dépendance aussi qui avaient jugulé et perturbé le développement normal de la presse nationale sous le protectorat. Aux restrictions financières, idéologiques et politiques de l'ancien régime ont fait place au lendemain de l'indépendance des garanties de liberté d'expression plus souples, menacées cependant de temps en temps par l'instabilité politique et les contre-coups de l'événement.

Indépendamment de ce problème statutaire vital, la presse de l'indépendance se caractérise du point de vue de son contenu par un syncrétisme étonnant. Ses structures sont indéfinies et rendent aléatoires toute tentative de synthèse. Et, avant même de pouvoir analyser les problèmes de ses structures ou de ses options, il faudrait peut-être expliquer les raisons qui font que cette production naisse comme par génération spontanée et meure avant terme, dépassant rarement le cap d'une diffusion restreinte.

En effet, loin de constituer la charpente solide d'une presse nationale, cette production a été une véritable hécatombe. Nous avons eu beaucoup de titres généreux, de sigles, d'adages de frontons que de publications élaborées en fonction d'une évolution normale dans le temps, d'une lutte et d'objectifs à long terme.

Ce qui a fait la santé et la combativité de la presse marocaine sous le protectorat, l'esprit revendicatif et la conscience profonde du caractère irremplaçable d'une presse de combat (pour l'information des cadres, la formation des masses populaires ainsi que pour la prise de conscience collective des problèmes nationaux) tout cela a disparu sauf rares exceptions au lendemain de l'indépendance.

Les divisions et querelles politiques, l'opportunisme ou l'officialisation d'une certaine presse, la répression pure et simple matérialisée par « l'enruinement » de la presse d'opposition, tout cela a conduit la presse nationale à une totale anarchie.

Devant le dilemme quotidien, à savoir le choix entre la presse étrangère (« lisez *le Petit Marocain* »), consolidée par une absurde immunité et la presse nationale, le lecteur est réellement impuissant.

Il lira en désespoir de cause l'une ou l'autre, conscient que d'un côté il encourage l'existence d'une presse abhorrée, qu'il l'engraisse malgré lui et que, d'un autre côté, la presse nationale ne lui offre en compensation qu'imprécision dogmatique, pauvreté d'information, une dérisoire compilation impersonnelle.

Que ce soit en arabe ou dans les langues étrangères, la presse au Maroc illustre dramatiquement une des tares les plus lourdes du sous-développement. Elle ne saurait mériter le titre de presse dans l'acception moderne du terme. Presse artisanale, balottant entre l'information fragmentaire, l'opinion frelatée, manquant des cadres et de la formation qui peuvent lui assurer une contexture élaborée, synthétique, enrichissante. L'hécatombe dont nous parlions plus haut trouve là son explication : la création d'un journal obéit rarement à des buts précis, elle n'est pas conçue comme l'avènement d'un organe intégré dans une lutte de n'importe quel ordre : lutte sociale ou autre, ou tout simplement lutte pour la dignité de la presse, lutte pour l'information qui ne rétrécit pas le jugement et le déforme mais élargit les ouvertures vers l'apprentissage des réalités propres, vers une communication avec autrui, avec le monde de l'événement, de l'histoire, de la création.

La presse, cette acquisition précieuse de l'humanité, ce témoignage organique sur le monde et les préoccupations fondamentales de l'homme, n'est malheureusement chez nous qu'une somme indigente de slogans, une lentille rétrécissante et grotesque des immenses réalités qu'une presse moderne se doit d'explorer, d'éclairer pour les transformer.

Depuis quelques années, un autre élément est intervenu. Encouragés par les exemples de réussite de la presse industrielle à l'étranger, certains « journalistes » nationaux ont cru trouver là un terrain d'innovation à l'échelle locale. Mais leur raisonnement est loin d'avoir la hardiesse et la précision d'un Béchir Ben Yahmed pour ne prendre qu'un exemple proche de nous.

Le journalisme lucratif industriel, s'il est motivé et étayé par une stratégie idéologique ou purement informative (exhaustive) peut assurément ne pas faire paire avec une malhonnêteté congénitale. Il peut souvent, à l'échelle du Tiers-Monde par exemple, supplanter la presse capitaliste étrangère et lui ravir une part du public qu'elle se plaît à fasciner, orienter et endoctriner. Là s'arrêteraient en tout cas son rôle et son action.

Mais nous ne sommes pas arrivés en ce qui nous concerne à cette audace. Cette presse commerciale « nationale » connaît ses imperfections et ses limites. Elle sait qu'elle n'a pas à soutenir de concurrence à l'échelle d'un ensemble géographique et humain vaste. Aussi a-t-elle fait le choix de l'esclave qui consiste à ne pas enjamber le cercle etroit délimité par l'indigence mentale et la médiocrité claironnante. La vacuité est pour elle le meilleur des stimulants et fortifiants.

Encore une fois, le lecteur se laisse avoir consciemment ou inconsciemment.

Notre rôle, quant à nous, consiste dans la dénonciation de ces anomalies, d'autant plus absurdes que nous sommes à une phase critique de notre développement qui nécessite avant tout une grande lucidité et une approche rigoureuse et saine des problèmes.

Dans le domaine strictement culturel, il existe aussi des revues et périodiques qui ne reflètent nullement à notre avis les réalités culturelles de notre pays dans leur complexité. Organes partisans, éma-

nations étroites de sectes ou de coteries à l'existence souvent hypothétique, cette presse se confine dans un rigorisme anachronique, dans un sectarisme de rideaux de fer. Le contenu de quelques-unes de ces publications nous plonge dans une logique médiévale : preuves par l'irrationnel, dogmes et certitudes. Tant du point de vue de la création littéraire pure que de la critique, il semble que les acquisitions scientifiques du 20me siècle, le bouleversement mental et psychique, la désarticulation des concepts esthétiques et philosophiques n'aient nullement ébranlé ce monde en état d'hibernation. Ne parlons pas de dialogue, car se posent immédiatement les priorités de l'âge, de la langue, de la foi, de la culture encyclopédique. Les titres éloquents de ces publications vont de « la bonne nouvelle » à « la certitude ».

D'autres revues, plus à la page, ont gardé certains défauts méthodologiques des précédentes en essayant malgré tout de s'adapter aux nouvelles exigences. On ne tarde pas d'y relever cependant des contradictions significatives. Champions de la défense de la culture et de la langue arabes, les rédacteurs de ces revues, au lieu de faire une large place dans leurs colonnes aux essais d'analyse et de réflexion, à la création qui seules permettent de saisir et de témoigner du processus d'évolution d'une pensée et d'une culture données, s'ingénient soit à ressasser en traductions les essais critiques de MM. Albérès, Sartre et autres, soit à nous présenter des textes qui relèvent d'un manque absolu d'exigence et d'une méprise grave sur le sens de l'activité littéraire. Les concours de la nouvelle et de la poésie dont ont été remplis deux numéros de l'une de ces revues nous montrent assez où en sont à l'heure actuelle les exigences de ses rédacteurs en vue de rechercher les voies authentiques d'une littérature marocaine. Nous avons déjà parlé de cette « sclérose des formes et des contenus » dans notre manifeste du premier numéro et nous constatons encore, malheureusement, que rien n'est changé.

Il existe enfin d'autres revues dont les structures relèvent plutôt du magazine. Ces publications, de conception plus moderne, ne sont pas sans nous rappeler une presse qui fleurit dans des pays développés où nombre de journalistes misent sur la tendance du lecteur moyen (le lecteur moyen est d'ailleurs la créature de cette littérature du digest) à se contenter d'une information amputée, du sensationnel, de l'analyse et du reportage syncrétiques. Le péril consiste à rester dans l'anecdotique, le marginal, à effleurer le cadre extérieur des problèmes au lieu de s'assigner une échelle de priorités et d'ampleurs. Information de l'homme pressé, déjà aliéné par des habitudes mentales, des critères de mode de vie qui n'ont aucun rapport avec les nôtres. Cette presse nationale a compris elle aussi, mais d'une manière plus subtile quels étaient les moyens de circonscrire et d'arrêter un public encore vierge, susceptible de tomber dans tous les panneaux pourvu que le panneau s'affuble d'une démagogie développant de bons sentiments et une morale visiblement altruiste.

Là encore, il ne s'agit pas d'être dupes. La tricherie, les masques, les mises en scène finissent toujours par faillir devant les événements, le combat quotidien.

Cette prise de position n'est pas une tentative de dénigrement de mauvais aloi. Nous n'avons nullement mauvaise conscience. La crise qui affecte aujourd'hui la presse nationale tire ses origines d'une vaste situation que nous nous sommes proposés d'éclaircir et de démystifier. Si nous luttons pour la dignité de la presse et de l'information, c'est parce que nous considérons que ce combat fait partie constitutive du combat national dans sa totalité, en vue de la contestation des structures aliénantes pour l'homme de chez nous, la reconquête de notre personnalité propre, la conjuration de la gangrène, du lest multiple qui nous rive à la médiocrité, l'anonymat et aux tares du passé.

chroniques

réflexions sur une bibliographie de la femme maghrébine

par jeanne-paule fabre

Fatiguées par un système de servage qui leur semblait injuste, les femmes sont parties en reconnaissance. Ce moment historique qu'elles vivent avec plus ou moins de bonheur les place devant un inventaire de leur condition par rapport au monde masculin qui les environne de toutes parts et auquel presque toute société se réfère.

Le handicap biologique auquel la nature vouait la femelle s'atténue depuis que les progrès scientifiques gouvernent les exigences naturelles. La maternité cesse d'être une fatalité et le petit de l'homme peut être nourri au biberon. Mais malgré ce considérable appoint, la femme subit toujours le cycle des menstrues et les avatars de la ménopause.

Cette situation souligne l'ambiguïté de démarches où le refus, ou l'oubli, de cet aspect souverain conduit toujours à l'antagonisme des sexes plutôt qu'à sa complémentarité.

Quand on se rapporte à la bibliographie sur la femme, on reste, en général, consterné par cette forme stérilisante de la revendication d'une égalité qui se nie. Marguerite Mead est la seule qui, en regardant vivre les peuplades les plus primitives du globe, nous apporte sur nous-mêmes des indications enrichissantes. Les fonctions par lesquelles on définit le rôle de la femme au foyer sont contingentes et font apparaître la femme comme un parti-pris parmi tant d'autres, mais persuadent que son destin se trouve dans son anatomie. La très complète analyse de Simone de Beauvoir sur « le deuxième sexe » résume les différences dans l'égalité. Toute tentative en vue de dénoncer le sectarisme, pour démystifier l'opinion, s'impose. Elle concrétise l'option fondamentale de toute évolution. C'est pourquoi les récents ouvrages sur la condition féminine en Afrique du Nord : « *La femme algérienne* », de Fadéla M'rabet et « *Le Harem et les Cousins* », de Germaine Tillion, constituent à différents niveaux des témoignages plus ou moins éloquents sur le devenir d'un capital humain virtuel.

Dans « *La femme algérienne* », Fadéla M'rabet cerne son enquête au moyen d'un dossier qu'elle a constitué et qui doit être la preuve vivante de la déchéance où vivent et où sont condamnées à vivre ses sœurs. Mais ce recours ne cesse d'être odieux dans le ton et les exemples choisis. Les annotations personnelles nous renvoient aux études précitées et cette compilation trop vite digérée ôte son pouvoir attractif à un sujet qui nous tenait à cœur. Bien sûr, elle fait appel à la psychologie du milieu ambiant, aux motivations affectives pour ouvrir la forêt marécageuse où croupit la femme. C'est le procès marginal de l'homme esclavagiste, l'homme-loi qui soumet l'autre sexe et

le martyrise. Mais cela ne résout rien. Il n'y a pas de dialogue, d'autant plus que la fin du livre de cette amazone est assez délirante. Partie en guerre contre l'homme et ses carcans, elle débouche sur une impasse morale qui drainera la jeunesse féminine (pour son bien) vers un dirigisme totalitaire. Devant cette luxuriance de tabous et d'interdits, on ne sait plus où est la liberté que l'auteur revendiquait.

Sur un ton plus juste, mais avec les tics de l'ethnographe attristante, Germaine Tillion dans « *Le harem et les cousins* » love le problème autour du berceau méditerranéen, socle rose sur un néolithique encore imperméable aux nouvelles structures de sociétés plus libérales (bien que stratifiées par trois causes méditerranéennes : droit romain, code Napoléon, et catholicisme). Par contre, prétend-elle, le Maghreb subit des réactions contradictoires, puisque les mœurs sont plus rétrogrades que la religion. Son apologie du Coran dans sa lutte pour l'émancipation féminine laisse rêveur. Germaine Tillion se sert du Livre comme un fqih s'adressant aux pauvres ignorants que nous sommes. Elle oublie de mentionner la prééminence de l'homme et son droit de battre, de répudier, de laisser ou d'inviter dans son lit cette femme qui a droit à la moitié de l'héritage d'un mâle et qui en a la libre disposition symbolique. Pourquoi cette concession à l'Islam marquée du sceau du modernisme et qui est une argumentation éculée de leaders mystiques ? La dépravation d'une certaine gauche française s'accommode fort bien de paradoxes aussi aberrants et qui servent à entretenir les bons rapports avec cette humanité que l'on passe au crible. De toutes façons, par sa vision, en opposant la vie tribale et l'expansion urbaine, Germaine Tillion tente d'expliciter la condition féminine. Voilée et séquestrée par l'homme, victime de son ascension trop rapide, elle est incluse dans ses biens qu'il cache par peur de les perdre. « L'homme auteur supposé et bénéficiaire apparent de cette oppression, en est à tous les âges de sa vie, comme enfant, comme époux, comme père, directement la victime. » Mais la tournure éminemment scientifique de cette recherche noie le problème et les vérités humaines qui s'en dégagent. La femme fait figure de fantôme et vient hanter les obsessions de l'homme. Elle se place au-dessus d'une condition où la nature l'a aliénée plus que l'homme. Et jamais n'apparaît dans le devenir l'harmonieuse conclusion du couple retrouvé. C'est là une des grandes failles d'une certaine ethnologie. Penchée sur le passé comme un auteur de science-fiction sur le futur, l'ethnographe n'est pas lucide, mais bien tiraillé par cette nouvelle forme de recherche qui se charge de tout le poids obsessionnel de l'humanité. C'est pourquoi les démarches de Marguerite Mead restent passionnantes car ses références viennent d'un milieu vivant. Germaine Tillion aurait gagné, par exemple, à vivre dans certaines tribus marocaines encore vierges, étrangères à la civilisation moderne. C'est sur ce plan qu'auraient pu apparaître les données permanentes pour atteindre d'autres paliers. Elle aurait vu par exemple chez les Aït-Hadiddous l'importance du rôle de la femme et sa liberté dans le choix d'un compagnon, etc...

Car au fond de tous les tâtonnements qui plongent les pays nordiques dans les expériences sexuelles en vue de cette libération, qui projettent la femme des sociétés socialistes telles l'U.R.S.S. et plus encore la Chine, dans l'édification à part entière de leur pays ou qui, comme en Amérique du Nord, lui fait gérer les plus importants capitaux, la femme sociale de par le monde, apparaît frustrée chaque fois qu'elle ne se réalise pas ; chaque fois qu'elle reste un être hybride et fragmentaire qui ne s'intègre que contre son gré à l'élan d'un monde en marche. Mais n'est-ce pas là aussi la condition humaine tout entière ? Et combien d'hommes existent à part entière ?

Chacun voit à travers son prisme. Le féminisme n'indiffère aucune femme. Dans notre pays, les jeunes Marocaines essaient aussi de défricher le long chemin qu'il faut encore parcourir pour objectiver notre existence.

Pourquoi remonter à la nuit des temps ? Les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la Chine ont réalisé, dans un temps rapide, certaines reconquêtes essentielles. L'Europe retardataire concède à la femme des droits que les musulmanes possédaient depuis l'Hégire : l'autonomie et la gestion de son patrimoine, droits de fait et que des siècles d'ignorance ont vidé de leur signification. Le voile, cet emblème de l'emprisonnement de la femme et de son abdication en tant que sujet, attribut de sa passivité chosifiée, n'est-il pas au départ le masque qui protège du vent de sable ? Les Hommes Bleus ne se voilent-ils pas la face ? Dans les campagnes, la montagne, les femmes ne portent jamais le voile. Mais, dans les villes, objet de convoitise, la femme trouve une certaine sécurité derrière ce chiffon qui la standardise et lui donne un certain anonymat que le port des lunettes noires renforce. D'ailleurs ce voile dont on parle comme un obstacle insurmontable est déjà périmé et ne subsiste que sur les visages de la génération descendante. Les jeunes filles appréhendent le monde, la face nue.

La lecture du livre de Fadéla M'Rabet m'a justement fait penser à la femme algérienne. A travers la tragédie vécue, elle restait plus authentique et moins déchirée par les contradictions historiques. C'est parce qu'elle fut protégée de toute dépersonnalisation par l'homme, gardien vigilant de son intégrité. La tradition, les structures mêmes d'une vie au ralenti et schématisée furent perçues par son monde parallèle. Presque en marge d'une situation historique et à laquelle elle s'intégrait instinctivement, percevant l'aventure que vivait son pays, elle se sentait directement concernée sur un plan passionnel par la disparition des hommes.

Il est dommage que ce mûrissement à l'ombre de cette société secrète et intime ne puisse tirer profit des nouvelles options révolutionnaires. Car on doit reconnaître qu'une ségrégation existe et s'intensifie dans un pays qui aurait tout à gagner en récupérant ce potentiel humain. Mais se remet-on du jour au lendemain d'une paralysie traumatisante de cent cinquante années de colonisation et d'une longue guerre de libération ?

Quant à la femme marocaine, je pense que son accomplissement sera plus simple. Ses inhibitions proviennent en partie de l'éducation reçue qui la condamne, tout enfant, au même titre que ses sœurs maghrébines, à être attentive et prévenante à l'égard des mâles de la famille. Scindée en deux mondes, celui des femmes et celui des hommes, la cellule familiale ne s'organise qu'à partir de ce noyau élementaire, fractionnant d'interdits et de pudeur les rapports du couple, si bien que l'enfant grandissant gobe les mêmes valeurs : la fille sera soumise aux influences fraternelles et paternelles. En revanche elle sera protégée de tout contact extérieur. Chosifiée et déifiée, elle représentera l'image modèle de la femme parfaite. Parallèlement, le garçon vivra une vie extérieure où il rencontrera son destin d'homme : celui de fraterniser avec d'autres garçons. Si bien que, dans ce monde sans femmes, où la puberté s'accentue de bonne heure, il n'aura pour interroger une nature exigeante que la possibilité d'y répondre par l'homosexualité. Cette situation vécue comme un passage vers l'âge adulte ne s'effacera jamais complètement et réapparaîtra pour affirmer sa masculinité. Régurgitation d'un passé qu'on renie, il est impensable qu'un homme accomplisse les besognes assignées aux femmes. Petits complexes, grandes causes dont se débarrassera sûrement l'avenir. Les perspectives qui s'ouvrent rompent avec un passé que nous ne pouvons rejeter sans souffrance. La mue s'accomplit douloureusement parce que tout un dialogue est à construire. La femme ne peut s'identifier à l'homme. Il n'y a pas similitude. La disponibilité du mâle lui donnera toujours *a priori* plus de liberté. Le partage reste inégal tant que nous considérerons les êtres dans leur individualité. Primitivement, la femme a toujours, par contre, été plus « utilitaire » que l'homme parce que plus achevée, plus complète : rien ne lui échappe. Elle

participe à la vie sur tous les plans. Tout repose sur elle. Tout vient d'elle et tout s'arrête sans elle. C'est l'abeille de la ruche, ouvrière et reine. L'homme à ce stade n'est qu'un vulgaire frelon qui assure la continuation de l'espèce... (La partogenèse aurait simplifié les choses). C'est pourquoi, dans la vie moderne, la femme accroît son universalité. En plus de la spécialisation exigée pour qu'elle puisse s'intégrer dans la société, il faut qu'elle se qualifie au sein de son foyer.

Le monde actuel éclate de toutes parts, sur toutes les vieilles racines pourries. Le bonheur de l'humanité ne peut trouver d'issue que dans la quête d'une redistribution des chances en jetant les dés pipés. Et, arrivé à ce stade, l'homme repense les problèmes et renverse les préjugés.

L'exploitation, la ségrégation, la colonisation basculent du côté irréversible des choses. Nous existons historiquement. Bien que nous en subissions encore les séquelles, c'est d'un monde dépassé, et qui s'aneantit chaque jour, que nous changeons encore nos défaites. Mais, à l'orée de notre propre métamorphose, il est temps de vider les vieilles querelles de nos appréhensions dans l'imagerie populaire.

Fléaux et maladies de mal aimés, jalousies et conspirations, possession et propriété, nous anéantissons, dans nos rapports, sans respect de la liberté, le sens magique d'être différents et pareils, sans jamais essayer de tirer parti de nos différences, si ce n'est pour accentuer l'incompréhension.

Car, bien avant toute société organisée, il existe le couple, face à lui-même, étrange fleur, ni étamines, ni pistil, femme et homme dans leur singularité, complémentaires, et qui se juxtaposent, non dans un combat mais dans une recherche véritable dont l'amour reste la symbiose heureuse. Aigle à deux têtes, on ne peut décapiter l'un sans anéantir l'autre. On ne permute pas les destins, on équilibre les forces harmonieusement.

L'homme et la femme se cherchaient, l'horizon découvre les prémices d'un choix authentique, celui d'une liberté réciproque qui serait échange.

à propos du « polygone étoilé » de kateb yacine

par abdellatif laâbi

Roman total : théâtre de cruauté, poésie exorcisante, ébriété de signes, typification en flashs contondants, « Le Polygone Etoilé » vient gonfler, reporter très loin les circonférences équatoriennes d'un « cercle de représailles », étoile jaillie chaque fois des confins de cette profonde topographie du mythe qui est devenue depuis dix ans l'irremplaçable univers linguistique et humain de Kateb Yacine.

Après une autre étape d'errance sur les traces mutines et obsessionnelles de Nedjma et de Keblout, Kateb Yacine offre à notre participation un livre qu'on aurait résolument tort de nommer par un vocable d'esthétique d'emprunt : « roman ».

Sans aller, pour le situer littérairement parlant, jusqu'à déterrer laborieusement des parentés de conception et de structures avec des genres classiques ou usuels de la littérature arabe ou de la littérature populaire maghrébine orale, il est un fait que parmi les dilemmes que pose « Le Polygone Etoilé », comme le posait déjà « Nedjma », est une problématique de l'écriture. Et si nous trouvons posée dans ces œuvres cette problématique, c'est que nous sommes probablement préparés au Maghreb à une sorte de « révolution copernicienne » qui n'entame pas uniquement les sciences sociales comme le préconisait M. Sahli, mais aussi le fondement même de ce que l'on appelle « Littérature ».

Cette remise en question spécifique n'a d'ailleurs rien à voir avec les nombreux dilemmes posés en Europe depuis quelques décennies par les écrivains dits engagés ou par les promoteurs des nouveau-roman-théâtre-de-l'absurde-et-d'avant-garde. Il ne s'agit pas, à mon sens, de savoir que peut ou ne peut pas la littérature, quel lot de pouvoir accorder à l'écrit dans notre civilisation actuelle, quelle méthode, technique utiliser pour cerner l'Objet, les variations psychologiques ou le fonctionnement de la pensée. Le problème se situe, loin de tout ceci, au centre des facultés de perception de l'artiste, non pas dans un style, une manière de capter et d'organiser le monde ambiant, mais dans la physiologie sensorielle, excrétive de l'artiste. Il ne s'agit pas d'un dilemme esthétique, mais du fondement même de cette saisie organique qui accouche l'œuvre, vie complexe, ignorée à laquelle il faudrait devenir plus attentif.

Ce qui nous intéresse d'ailleurs dans le livre de K. Yacine, ce qui nous intéressera dans les livres qui sortiront du Maghreb ou d'ailleurs, c'est justement l'avènement d'un écrit dont la genèse, la logique ne seront plus le produit d'un acte de dédoublement, mais de l'irruption d'un vécu brut, total, expression ORGANIQUE d'une existence non-séparée.

L'artiste ne sera plus un chef d'orchestre ou un guide ambulant, mais un bloc irradiant, enraciné, de la réalité. Son expression n'est pas un recul mais une manière de réagir physiquement, de répondre aux différentes secousses qui parviennent à lui, qui en font l'épicentre du malaise. Bloc enraciné et irradiant, volcan éruptif, telle est son image.

Ce vécu générateur (par opposition à un penser organisant) est à mon sens un des fondements de la jeune littérature qui est en train de se former au Maroc. D'autres fondements, en tout cas, seront appelés à être formulés et précisés.

Pour revenir au Polygone Etoilé, on doit dire qu'il constitue la suite spirituelle, la postface, une nouvelle orchestration de Nedjma. Il s'inscrit, comme la myriade des petits textes publiés par Kateb dans de multiples revues, dans l'itinéraire de ce que l'on pourra appeler « cosmogonie maghrébine ».

Si l'on met de côté les 20 premières pages du livre, coulée sombre, un peu autarcique, nous nous trouvons confrontés avec une chirurgie opérée sur la mémoire véhiculaire de signes chevauchants. L'écriture a acquis une ossature plus incisive, nerveuse. Nous retrouvons ici rarement certains gallicismes perpétrés dans Nedjima, cette préciosité un peu impersonnelle qui consistait pour un écrivain nord-africain à faire irruption dans les noyaux les plus intimes d'une langue malgré tout étrangère (acquisition tardive) à la syntaxe de notre langage émotionnel intérieur. La langue du « Polygone étoilé » a été tannée et ossifiée par un soleil-gel d'errance, par la mâturité de l'exil.

D'autre part la chronologie du livre est encore plus perturbée. Des techniques propres, pourrait-on dire, au langage cinématographique (flashs, gros-plans) sont utilisées comme dans un bout-à-bout. Tronçons de petits textes publiés, reprises de passages d'anciennes œuvres, coupures de presse même, sont intégrés dans un mouvement de nomadisme inquisiteur, dénonciateur surtout.

... Œuvre de grand galop, œuvre de déracinement, « Le Polygone étoilé » nous apporte aussi une réflexion sur la condition de l'écrivain maghrébin en rupture. Mais cette rupture, dans son énergie désabusée, tend à devenir un destin prométhéen presque calculé ; en tout cas, son inconfort me semble dorénavant être un peu surfait et inauthentique lorsqu'on stigmatise au même titre la condition de l'écrivain apparemment intégré puisque se débattant sur place, dans le terroir le plus étroit, lançant un cri d'une tout autre nature.

L'exil ne saurait être une condition ou un thème nouveaux. Depuis le « juif errant » de Kierkegaard et même avant, cette litanie s'use. Mais Kateb Yacine, tel que nous le connaissons, tel que nous l'avons attentivement suivi, ne pourra certainement pas nous offrir une œuvre de réenracinement. Nous l'attendons d'ailleurs.

Signalons dans cette œuvre, pour terminer, une anomalie qui a malheureusement tendance à se répéter. Refrain calomnieux qui ne saurait s'expliquer que par une espèce de naïveté ou un manque d'information. Depuis « La poudre d'intelligence » jusqu'au présent livre, Kateb Yacine semble tenir, comme pour alimenter une sorte de névrose de la persécution et de la martyrologie, à accuser l'histoire marocaine d'une perfidie envers l'Algérie. Nous sommes assurément mal placés pour jouer le jeu du nationalisme débile et surtout pour abdiquer passionnellement devant la vérité. Mais je crois qu'il aurait été plus digne de la part d'un écrivain aussi exigeant que Kateb Yacine, de s'enquérir, d'une manière sérieuse et réfléchie, des réalités historiques et de ne pas tomber dans le plagiat de ragots démagogiques. Du moins, ce ne sera pas de notre part une attaque gratuite, mais un appel confraternel à une plus grande exigence.

d'un séminaire l'autre

Il faudrait avant tout exprimer le regret que le deuxième séminaire du théâtre arabe, qui s'est tenu à Casablanca du 17 au 20 Novembre 1966 et auquel ont participé les délégations de cinq pays arabes, se soit déroulé à huis clos. Les raisons, essentiellement d'organisation syndicale et professionnelles invoquées par les participants pour la plupart officiels ne nous semblent pas de nature à justifier le fait que des hommes de théâtre concernés, ainsi que des journalistes, aient été empêchés de suivre les travaux de ce séminaire.

Malgré cette autarcie justifiée peut-être par des nécessités rhétoriques, nous enregistrons, à notre tour, avec satisfaction — pour employer la terminologie en cours dans ce séminaire — la poursuite de l'action amorcée à Hammamet (Tunisie) en 1965 en vue d'établir les principes de base du théâtre arabe et de promouvoir un dialogue entre les principaux techniciens et animateurs de ce théâtre.

Les résolutions du séminaire de Casablanca, seul document écrit qui nous permette l'approche des problèmes qui y ont été analysés, constituent une reprise largement amputée des décisions finales du précédent colloque de Hammamet. Doit-on penser qu'à Hammamet les solutions miracles aient été arrêtées en ce qui concerne la crise théâtrale que traversent nombre de pays arabes pour qu'à Casablanca les séminaristes restent dans un calque de généralités et de vœux prudents. De ces généralités et de ces vœux, émergent pourtant certaines tentatives de définitions positives appelées certainement à un plus grand approfondissement. Notons en particulier la résolultion IV sur le « Théâtre arabe et les auteurs » où il est écrit notamment : « Il importe que le premier souci des hommes de théâtre arabes soit de se pencher sur les traditions et formes d'expression populaires spécifiques à leur pays.

Dans ce domaine l'insuffisance de textes dramatiques conventionnels ne saurait ralentir le développement normal du théâtre arabe. Les animateurs devraient faire appel à la collaboration des représentants des Arts et Traditions Populaires, des sociologues, des historiens et des créateurs. Ils rechercheraient en commun les

formes d'une expression originale du théâtre arabe. Parallèlement à cette recherche, il est bien évident qu'ils ne devraient pas se couper de la culture universelle, mais ils y puiseraient en priorité les œuvres répondant aux besoins de leur public ».

La décision sur l'adoption des langues populaires arabes comme véhicules de leur théâtre national rejoint une position déjà exprimée dans un précédent numéro (1) *de notre revue. Nous ne pouvons qu'en être satisfaits.*

Quant aux problèmes techniques abordés notamment en ce qui concerne l'architecture théâtrale dans les pays arabes, les résolutions gagneraient certainement à être plus précises.

Il faudrait enfin attirer l'attention sur un problème de terminologie. La notion « monde arabe », essentiellement idéologique et politique ne saurait être appliquée mécaniquement à des réalités culturelles spécifiques. Etant entendu pour nous que seule la formulation des conditions d'une culture nationale propre pourrait poser le premier jalon d'une action culturelle commune concertée.

(1) Voir « Où va le théâtre au Maroc ? » par A. Stouky — Souffles 3.

extraits de correspondance

Alger, Novembre 1966

Martiniquais, âgé de trente ans, je vis depuis 1962 en Algérie en attendant que les circonstances me permettent de regagner mon pays natal.

Afin de me situer (littérairement parlant), je vous signale, disons comme référence de mes opinions, un article signé Boukman paru dans le dernier numéro de PARTISANS, consacré à l'Afrique et dont je suis l'auteur (il s'agit d'un article à propos du Festival des arts nègres de Dakar).

Je m'intéresse particulièrement au théâtre. Dans le dernier numéro de la revue culturelle algérienne « NOVEMBRE », il a été publié un de mes textes : « ORPHEE NEGRE ».

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu les numéros de SOUFFLES. J'ai apprécié la qualité des textes qui s'y trouvent, et des expériences comme celle que vous tentez au Maroc, sont comme des bouffées d'air frais pour réanimer l'espoir. Car, les temps d'aujourd'hui, si l'on n'y prend garde, si l'on ne s'obstine à voir au-delà, sont propices au renoncement et, alors, nous revoilà plongés dans les cavernes des premiers âges... Il est bon que des hommes jeunes se dressent et crient non ! Vous êtes de ceux-là... et c'est en toute fraternité que je souhaiterais mêler ma voix à vos voix et que d'autres voix rejoignent le chœur... C'est ainsi que naissent les torrents...

Je tâcherai de faire connaître SOUFFLES autour de moi, afin que de telles revues bousculent l'ordre (littéraire) établi. Nous en avons assez des poètes sclérosés, idolâtres à la dévotion de dieux momies.

daniel blérald

■

Prague le 26 Octobre 1966

Votre revue me plait beaucoup et elle peut m'aider dans mes études sur la littérature du Maghreb. Une revue de ce type était nécessaire depuis longtemps. Je l'attendais, mais je ne savais pas quel pays du Maghreb commencerait. Et enfin, la revue apparut et de plus dans une forme excellente et moderne, avec un contenu audacieux. Mais la revue n'est pas destinée uniquement aux Marocains, elle peut intéresser aussi d'autres et pour eux il serait profitable de dire chaque fois quelques mots de la biographie, comme vous l'aviez déjà fait dans l'index des cinéastes marocains.

Je serais très heureux si je pouvais collaborer à votre revue.

svetozar pantucek

(Académie tchèque des études orientales)

Pologne .Lodz le 14/11/66

Votre revue, par l'élaboration consciente et téméraire d'une attitude culturelle authentique, a donné à la Parole tout son épanouissement vers la recherche efficace d'une expression nouvelle à la hauteur des obsessions et hantises de l'homme moderne. Icì s'évanouissent tous les faux prestiges de « l'art », « l'esthétisme » et l'académisme figés par l'habitude et la complaisance ingrate. Cette volonté obstinée qui l'engage à « dire » exprime amplement la dignité même de l'homme devant le pourrissoir qui le cerne au risque de l'étouffer.

SOUFFLES a ressucité leur souffle à des intellectuels marocains qui se condamnaient à la sellette de l'indifférence sénile et irréaliste...

abdelkader lagtaa

■

Jarnac, 13 Octobre 1966

Chers amis de SOUFFLES,

Je suis très sensible à la qualité de l'écriture de votre revue. Tous, vous savez faire de la langue française, la seule qui me soit perceptible, un chemin où le style accroche d'abord l'attention et l'admiration. C'est un exercice que j'apprécie toujours. Et je n'ai pas envie de vous passer de la pommade généreuse.

Dans ce graphisme châtié la poésie y trouve son compte et c'est ce qui m'importe en premier lieu. Nous sommes d'accord sur les termes et la convention même du langage. C'est un premier point qui n'est pas négligeable. Le bon emploi d'un matériau fixe toujours l'intérêt dans les prolongements même des mots et dans leurs éclatements. Cette importance est d'autant plus appréciable que contenu et contenant sont de même essence.

Ceci posé j'en arrive au détail.

C'est bon d'avoir l'esprit incisif, percutant, habile, encore faudrait-il, mais le pouvez-vous, être plus clairs et directs, moins dissimulateurs et ne pas tirer à boulets rouges sur les mêmes et toujours sur les mêmes.

Je pense aux monstres du colonialisme ou sur vous mêmes. Alors que nous savons que votre propre entourage n'a rien à envier aux salauds que nous sommes.

Il m'est apparu comme facile de faire une flambée contre les officialités du Sénégal. Alors que toutes officialités sont toujours méprisables pour un révolutionnaire lucide. Et je pense justement à André Breton qui vient de mourir. C'est un bel exemple d'honnêteté, avec tous les défauts que cela comporte également.

Quand on sait de quels crimes sont coupables les états, les religions, les politiciens et autres grands seigneurs, il m'apparaît comme futile de s'en prendre à des généralités et à des apparences.

Il est vrai que la plupart des rédacteurs de SOUFFLES sont peut-être des fonctionnaires. Ce qui explique tout. Mais alors dans ce cas-là, mieux vaut la décence et l'humilité envers soi-même. Et je pense plus précisément aux anciens élèves de l'IDHEC qui ont collaboré au nº de Souffles que j'ai sous les yeux. C'est un peu nous donner à savoir ce que nous savons déjà : le militantisme ou l'art ? Hélas, les meilleures leçons ne s'apprennent pas à travers la culture qu'on donne au bon peuple mais dans la vie même.

Ecrivez ou faites des films sur la vie. Le monde n'en demande pas davantage. Quant à résoudre d'abord le problème économique ? C'est de pensée charitable mais simpliste.

Les gens d'ici qui sont pourvus mangent, boivent, dorment et font de la merde, et rien que cela. Le problème économique résolu, tout reste à résoudre. Car c'est la liberté qui importe. Mieux vaut du pain gris de prolétaire que du beurre de fonctionnaire !

Je pense chers amis que vous comprendrez le feu de ma violence.

Dans ma solitude campagnarde, n'ayant ni dieu, ni maître, ne sachant d'où je viens et n'ayant rien à défendre je m'étonne devant la puérilité dangereuse des nationalistes qui débarquent et qui croient qu'ils ont enfin la poudre pour eux seuls. Et qu'ils peuvent impunément s'en servir comme les autres l'on fait si mal avant eux.

La poésie qui n'est pas un ministère ni un sacerdoce et pas davantage l'affaire de l'armée, fut-elle l'Armée du Salut, doit être pratiquée en toute disponibilité et hors de toutes les tours d'ivoire ou de mission.

C'est la vie la poésie. Un lieu commun trop peu habité mais habité quand même puisque je vous sais de ce soleil. La couleur de la peau ne change rien au problème. Je dis bien problème, car c'est à la fois grave et pas sérieux, car de toute façon il y a toujours l'absurdité quotidienne mais aussi la liberté de n'en croire rien. Et de penser justement que ceux qui ne savent rien en savent souvent bien plus. Le tout reste dans ce qui se fait. Ce que l'on fait du rien ou de la liberté c'est tout comme.

Je sais, je sais, vous êtes jeunes, mais nous sommes tous jeunes devant les mots et les images qui servent à faire les mots. C'est plus difficile d'être jeune devant ce qui sert à faire la vie. Et c'est plus difficile que d'user des miroirs du langage ou des images qui s'y rapportent et qui sans lui, le langage, n'existeraient pas.

Certes, vous avez raison d'être raisonnables. A savoir si la poésie peut se satisfaire de cet équilibre des forces ? Je ne le crois pas. Il vous reste à me convaincre du contraire.

C'est parce que j'éprouve pour vous beaucoup d'amitié et aucune contrition que je puis vous écrire ce que je pense, comme ça, rien que pour la joie de vivre avec vous avec toutes les difficultés que cela suppose.

Croyez-moi sincèrement de cœur avec vous.

fred bourguignon

■

Reims... 1966

Il y avait longtemps que la poésie ne s'était pas rendu coupable d'une réalité hérétique, ne l'avait sondée jusqu'à en extraire les fœtus d'une exigeante liberté salvatrice.

Voilà en premier lieu ce que j'ai à dire de SOUFFLES qui est loin de s'identifier à ces quelconques grappes d'objets esthétiques desséchés, mais revêt l'importance d'une nouvelle présence du sang en une terre encore asservie à trop de vieilleries bien-pensantes...

Désormais, pour moi Français, j'aurai, grâce à des poètes comme vous, la mesure de ma culpabilité, de ma force à tenir compte de l'émeute inattendue, enfin tout ce qu'il faut pour ne pas me donner bonne conscience « occidentale »...

Vous savez, pour nous c'est dur, c'est nécessairement dur, de prendre conscience de ça, mais c'est aussi notre seule chance de participer un jour avec sincérité à cet énorme avenir, cette révolution totale à laquelle nous croyons, et qui ne peut venir que de l'Afrique.

Je ne me gorge pas de mots, ...quand les yeux commencent à voir leurs « assassins glorieux »...

jean-marie le sidaner

■

Compliments pour Souffles dont je viens de lire le numéro 3. Revue jeune (il en manque), ouverte, banc d'essai mais qui révèle déjà tant de talents (et de talent).

mouloud mammeri

■

Lesconil 10 janvier 67

Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de voir les jeunes écrivains marocains s'affirmer bien au-dessus des conventions et des bienséances pédagogiques et bourgeoises. Vous avez emporté des écoles la bonne leçon, celle du mépris, celle de l'audace. Vous voilà bien loin du médiocre ronron des rudiments, — bien loin aussi des contraintes d'une période historique que vous détestez. Mais croyez bien que la France que vous détestez, cette France-là nous la détestons nous aussi. Il reste heureusement la France de Baudelaire et de Rimbaud. Il reste la France qui fait accueil à Kateb Yacine...

gabriel bounoure

NOTE : nous considérons que ces « extraits de correspondance » ne doivent pas être assimilés à une rubrique traditionnelle d'échange. Il n'entre pas dans nos intentions non plus d'entamer dans ce cadre des polémiques quelles qu'elles soient. La publication de cette correspondance dans notre revue a simplement pour but d'exposer les différentes réactions qu'elle a provoquées, un témoignage sur la manière dont SOUFFLES a été *ressentie*.

couverture

mohammed melehi

peintures : saâd seffaj

imprimerie
e.m.i.-tanger

Prix 2,50 DH



RESERVE A LA REGIE DES TABACS

CIGARETTE

OLYMPIC BLEUE